

montréal

NOVEMBRE
NOVEMBER
NOVIEMBRE

'64



montreal '64



VOL. 1

No 7

Publiée chaque mois par la Ville de Montréal
Published monthly by the City of Montreal
Hôtel de Ville -- City Hall, Montréal, Canada

sommaire contents

hockey's les canadiens, box office idols...	4
la capitale du hockey.....	7
men at the top.....	8
des hommes dans le ciel.....	10
île ste-hélène and the shadows of history	12
témoin de l'histoire de montréal.....	13
gratien gélinas, doyen du théâtre canadien	14
dean of canadian theatre.....	15
the servant is a giant.....	16
un géant à notre service.....	18
la société saint-jean-baptiste.....	20
search for a collective ideal.....	22
centre international de la fourrure.....	23
where milady's furs originate.....	24
l'artisan disparaît des chantiers.....	27
case of the vanishing artisan.....	28
focus on montreal.....	30
actualités.....	31

Directeur général - General Manager
Paul Cholette

Comité de rédaction - Editorial Board
Michel Roy
Bill Bantey
Jean Tainturier

Directeur artistique — Art Director
Gaston Parent

Lithographiée aux ateliers de la Gazette, à Montréal.
Lithographed by Gazette Printing Company (Limited) Montreal.

Reproduction autorisée des textes et illustrations à moins
d'indication contraire.

Texts and illustrations may be reproduced without permission
unless copyright is shown.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numé-
raire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.
Port payé à Montréal.

Authorized as second class mail by the Post Office Department, Ottawa, and
for payment of postage in cash. Postage paid at Montreal.

PHOTOS: La section de photographie de la Ville de Montréal, dirigée par
Yvon Bellemare — Photography Place Inc. — Fred Bruemmer
E. C. Luke — David Bier Studios — Vic MacDougall
Armour Landry — Gaby — Air France.

Couverture: Les "Canadiens" de Montréal affrontent en match international les Bruins de Boston, au Forum • Cover: Jean Béliveau, a Canadiens star, in action against the Boston Bruins at the Montreal Forum • Portada: El equipo de los "Canadiens" de Montreal en un encuentro internacional contra los Bruins de Boston, en el Forum • Copertina: Jean Béliveau, della squadra "Canadiens" di Montreal, parte all'attacco dei "Bruins" di Boston, al Forum di Montreal • Titelbild: Jean Béliveau, ein Star der Montrealer Eishockey-Mannschaft "Canadiens", im Spiel gegen die "Boston Bruins" in Montrealer Forum.

Archives de la Ville de Montréal

le centre mondial du hockey

Le présent numéro de *Montréal '64* paraît au moment où notre ville s'apprête à son rendez-vous annuel avec l'hiver. D'jà, les feuilles et les fleurs disparaissent des rues et des parcs dans l'attente des premiers flocons de neige qui donneront à Montréal une parure et des attraits que peu de grandes villes d'Amérique et d'Europe peuvent se glorifier de posséder. Montréal devient, avec la neige, un centre renommé des sports d'hiver les plus variés.

C'est surtout dans le domaine du hockey sur glace que Montréal s'est acquis une réputation internationale. En effet, qui n'a pas entendu parler de la célèbre équipe des *Canadiens* qui représente notre ville depuis près d'un demi-siècle au sein du hockey majeur professionnel en Amérique du Nord, et dont les exploits ne cessent de remplir les annales de ce sport national du Canada français! Les noms de Newsy Lalonde et de Joe Malone dans le premier quart du présent siècle, ceux, par la suite, de Howie Morentz, d'Aurèle Joliat, de Georges Vézina et des frères Mantha et, plus près de nous, ceux de Maurice Richard, de 'Toe' Blake, d'Elmer Lach, de Jean Béliveau, de Bernard Geoffrion et de 'Butch' Bouchard évoquent une série de succès et de championnats qu'aucune équipe rivale n'a pu obtenir au cours de cette période de cinquante ans.

La popularité du hockey à Montréal comme ailleurs au Canada provient évidemment, en premier lieu, des conditions climatiques et, en second lieu, des nombreuses facilités mises à la disposition de la jeunesse pour l'exercice de ce sport. Rares sont les écoles et les centres récréatifs de Montréal qui ne possèdent pas leur patinoire où évoluent des jeunes de tous âges sous la direction d'instructeurs compétents.

L'administration municipale elle-même apporte une contribution appréciable au développement du hockey et à la formation des joueurs. Ainsi, l'an dernier, Montréal mettait à la disposition du public 224 patinoires réparties dans 135 parcs, et organisait elle-même 825 équipes de hockey dont firent partie une dizaine de milliers de jeunes. Bien que le rôle de la municipalité dans ce domaine se limite à assurer des loisirs sains à la population, elle a toutefois, dans une large mesure, aidé à la formation de joueurs devenus, plus tard, des étoiles dans les diverses ligues de hockey, tant au Canada qu'aux États-Unis et même en Europe.

Mais le patinage et le hockey ne sont pas les seuls sports d'hiver qui aient la faveur des Montréalais. Le ski est tout aussi populaire grâce au Mont-Royal situé en plein centre de la ville. Ce qui permet à la population de se livrer facilement, et à peu de frais, à l'exercice de ce sport.

Montréal a donc plus d'un visage, selon les saisons. Celui que l'on découvre sous la neige, bien que différent de celui de l'été, reste, pour le visiteur, tout aussi attrayant.

centre of winter sports

This issue of *Montréal '64* comes to you at a time when our city is preparing for its annual rendez-vous with winter. The leaves are turning from their summer greenery to autumn's brown and red and gold and the flowers have disappeared from our parks and streets. Soon, the first snowflakes of winter will float down to dress Montreal in a beauty of which few other cities in America and Europe can boast.

And with the coming of the snow, Montreal becomes a world-famous centre of winter sports.

The city owes its reputation in international sports particularly to ice hockey. Who has not heard of the celebrated *Canadiens*, for a half-century the famous *bleu-blanc-rouge* who have brought a dash and a flavor to professional hockey competition as French-Canada's favorite sport representative.

The names of Newsy Lalonde and Joe Malone during the first quarter of the century; then those of Howie Morenz, Aurèle Joliat, Georges Vézina and the Mantha brothers; and more recently, of Maurice Richard, 'Toe' Blake and Elmer Lach — the famous "Punch Line" — and of Jean Béliveau, Bernard Geoffrion and Emile 'Butch' Bouchard — all of these bring to mind successes and championships unequalled by any other team in the last 50 years.

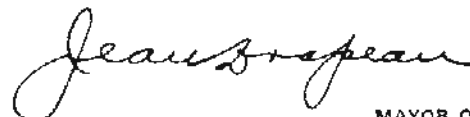
Hockey's grasp on Montreal — as in the rest of Canada — comes from a variety of factors: the popularity of the professional game; the ideal climatic conditions; and the many facilities made available to the youngsters. In Montreal, there is hardly a school or recreation centre which does not have a skating rink where boys of all ages can develop their ability under the guidance of expert instructors.

The civic administration contributes continually to the development of these young athletes. Last year, Montreal provided 224 public skating rinks in 135 different parks throughout the city, and organized 825 hockey teams, on which some 10,000 boys played. The youngsters who graduate from these leagues — which cover players all of the way from six years of age to 21 — are the future stars of the National Hockey League, of other leagues in North America, and of teams in the various countries of Europe.

Skating and hockey, however, are not the only winter sports available to Montrealers. Skiing, for example, is every bit as popular. And with a mountain — Mount Royal — rising in the heart of our city, our people are able to ski easily and at little cost. And, on our mountain, sleds and toboggans sometimes often seem to outnumber skis.

Montreal changes its face with the seasons but, green or white, it always remains beautiful and attractive. And whatever the season, it charms and interests the visitor.

LE MAIRE DE MONTRÉAL



MAYOR OF MONTREAL

Archives de la Ville de Montréal



Une attaque de l'équipe de Boston est arrêtée par le gardien de buts de celle de Montréal • Canadiens goalie, defenseman foil Boston attack • Un ataque del equipo de Boston paralizado por el guardameta del equipo de Montreal • Una discesa della squadra di Boston è arrestata dal portiere di Montreal • Torwari der Montrealer Mannschaft in der Verteidigung gegen einen Angriff der Bostoner Mannschaft.

hockey's les canadiens box office idols

by Elmer Ferguson

The Montreal *Canadiens*, now champions of the National Hockey League, greatest international professional sports body in existence, hold two distinctions.

Less important is the fact that *Les Canadiens* are the oldest team in professional hockey anywhere in the world. More important, they are the only team representing a distinct and colorful racial cross-section of life on this continent.

Les Canadiens are the team of French-Canada, hence their name. When the club came into being in 1909, the *Canadiens* had prior rights on the services of any hockey player of French-Canadian origin who appeared major material. And for years, this was an accepted understanding.

A curious thing about the advent of *Les Canadiens* is that it was an English-Canadian, the late James Strachan, long a leading figure in the Montreal hockey world, who suggested formation of an all-French-Canadian team as a possible drawing-card when professional hockey was struggling to survive a rather puny infancy. And the man who accepted and sponsored the idea with enthusiasm was J. Ambrose O'Brien, an Irish-Canadian, who launched outright professional hockey because he wished to give to the little town of Renfrew, Ont., where he lived, a first-class hockey team.

This brought about a situation which would be quite impossible, even incredible, in the carefully-designed major sports

edifices of today, where separate ownership of every club, with not even a vague connecting link, is of primary importance to indicate operations without collusion. But in 1909, O'Brien formed not only a hockey team; he founded an entire hockey league, indeed a hockey empire, owned every team therein, *Canadiens* included, and operated this for a season without the slightest shadow being cast upon the honesty of playing conduct throughout.

Two stubborn men, devoted to hockey, joined minds in this formation. The application of O'Brien for a Renfrew franchise in the Eastern Hockey League, a border-line professional league of the time, was refused. And the directors made the error also of

Archives de la Ville de Montréal

rebuffing the Wanderers of Montreal, then one of the strongest teams in hockey.

Strachan, owner of the Wanderers and later leader of Montreal Maroons, and O'Brien were not men to take rebuffs lightly. They met late that night and Strachan said: "Ambrose, I believe that if there was organized an all-French-Canadian team in Montreal, with the predominance of French-Canadian population there, it could be a big thing." O'Brien agreed. Then and there, the idea was accepted and next day — December 3, 1909 — *Canadiens* were born.

O'Brien went farther. At once he laid plans for a new league to be known as the National Hockey Association. The French-Canadian team suggested by Strachan had been quickly formed by the practical O'Brien and housed in the old Montagnard rink in the northeast end of the city. Plans moved fast. The association, which later became the present National Hockey League, was formed of *Les Canadiens*, Renfrew, Cobalt, Haileybury and Wanderers, then housed in the Westmount Arena that had been opened on New Year's Eve, December 31, 1898. The Jubilee rink was engaged as the home for *Canadiens*, an east-side building with natural ice and seating accommodations for around 5,000 at most.

O'Brien had a mammoth organization going for him in 1909, with four teams to be manned, managed and financed. He appointed Mike Kennedy, captain of the Cobalt hockey club in the Northern League, as manager of that club; Tommy Hare as manager of the Haileybury club, which engaged Art Ross, a famous playing star, and he named Jack Laviolette and Joe Cattarinich, two players of note, to run *Canadiens* in Montreal. Renfrew Millionaires he himself managed.

The League flourished. Renfrew at last had its team, a great all-star collection. *Canadiens* caught the imagination of Montreal hockey fans of both races because of their speed, color and typical Gallic dash. And the next spring, *Canadiens* were bought by the late George Kennedy (his real name was Kendall) for the trifling sum of \$7,500.

It's a romantic development that a few years later, Cattarinich, the goaler on the first *Canadiens* team, grew wealthy and became owner of the club. When *Canadiens* went to Seattle in 1919 for the tragic Stanley Cup series, in which the deadly black 'flu hit both teams and brought death to one *Canadiens* player, Joe Hall, Kennedy was affected. He died in 1921 and the Cattarinich-Leo Dandurand-Louis Letourneau combine bought the franchise from his estate for \$11,500. They got a rare bargain. The league was then an all-Canadian affair. But

a few years later, the appeal of hockey spread and the National League bloomed overnight into a great international body, at one point with 10 teams, operating in two sections. And *Canadiens*, stressing speed, clean play, brilliant combination and masterful stick-handling, were, and still are, the box-office idols of the circuit, setting attendance records in every city.

The trio of *Canadiens* owners sold out in the '40's to Montreal financier and sportsman Ernie Savard for \$165,000, considered a fine financial deal at the time. Savard, in turn, sold to the Forum, then controlled by the late Senator Adelard Raymond, who later sold both Forum and *Canadiens* to the famed Molson family in a multi-million dollar deal.

Canadiens always had a glittering star. At the very outset, they boasted Laviolette and Didier Pitre, both of whom could skate like the wind, Pitre firing bullet shots which occasionally shattered the boards at the rink-end when he missed the nets. After the team passed to the management of Leo Dandurand came the era of the flying Howie Morenz, signed from an intermediate team, who, on sheer dazzling speed, courage and deadly shooting, leaped to fame almost overnight. He was coupled with the quiet but brilliant Aurel Joliat, a crafty ice-general and superb stick-handler. Came later the peerless, tempestuous "Rocket" Richard, who, with his deadly shot, his power, his dazzling speed from the blue-line in, shattered all existing scoring records. And Richard was part of possibly the deadliest attack of all time, the *Canadiens* "Punch Line" of Elmer Lach, great

centre-ice playmaker; battling, hard-skating and dedicated Toe Blake on left wing, Richard at right, a tremendous trio. After these came the smooth centre-ice artistry of tall Jean Beliveau, the heavy firing of "Boom Boom" Geoffrion, who piled up a total of 371 goals in League play before retiring.

Other great stars dotted the whole *Canadiens* history. There was George Vezina, ice-cool goaler for whom the net-minding trophy is named; George Hainsworth, dead-pan little goaler who registered 22 shut-outs in a 44-game season; Bill Durnan, who at one point went 309 minutes, 21 seconds without being scored against; Joe Malone, who scored seven goals in one game, and 44 goals in 22 games; Dickie Moore, 96 points in one season, tops by a left wing; Newsy Lalonde, most sought-after player of his era, with two rival leagues, east and west, bidding for his services; Rocket Richard's 26 hat tricks; the club's 12 Stanley Cup triumphs; memories of great coaches, the late Dick Irvin, Leo Dandurand, Cecil Hart and George Kennedy, who never wore skates in his life but coached *Canadiens* to the 1916 Stanley Cup. It's the team that never missed a game when the whole League faltered in 1918 and only three teams finished.

Some major United States cities failed to survive the rising costs of major professional hockey, as did half a dozen in Canada. But *Canadiens* never faltered. In Canada, the richly-backed Montreal Maroons went out of business, as did teams from Quebec, Ottawa, Hamilton, some teams in Toronto, several in Mont-

L'équipe des "Canadiens" s'apprête à tromper la surveillance du gardien de buts des Rangers • Power play — a Canadiens claim to fame — is launched against New York Rangers • El equipo de los "Canadiens" se dispone a burlar la vigilancia del guardameta de los Rangers de Nueva York • Attacco in forze del "Canadiens" contro i "Rangers" di New York • Angriff der "Canadiens" auf das Tor der "New York Rangers".



real. In the United States, the devastation was greater. New York once had two major teams. Came the Rangers and the Americans slowly disintegrated. Teams came and went in Pittsburgh, St. Louis, Philadelphia, all had their brief whirl in the National League, fell by the wayside. But *Canadiens* carried on in the spirit of a League that came into being in 1917 when the guns were

roaring in Europe, and proved to be the one team that never missed a season.

Now *Canadiens* are a colorful entry against teams from New York, Chicago, Boston, Detroit and Toronto.

It's a team that has survived two world wars, a devastating fire in 1918 when every scrap of its playing equipment was lost and occasions when the whole hockey edifice

trembled on the brink of disaster. It's a team that played in many home rinks — the Jubilee, then the Westmount Arena, back to the Jubilee, on to the Mount Royal Arena and now in the Forum.

It's a team with history, color, durability, class.

(*Elmer Ferguson is a veteran sports columnist on The Montreal Star.*)



THE LATE LEO DANDURAND
one man organization

by *Dink Carroll*

Leo Dandurand, who died June 27, was a successful sports promoter because he knew the value of publicity and because he paid attention to detail.

He was active in major hockey and football but what may not be so well known is that, at one time or another, he owned pieces of race tracks in Montreal, New Orleans, St. Louis and Chicago. He had friends among sports writers everywhere — Dan Parker in New York, John Carmichael in Chicago, Ed Bang in Cleveland, Sid Mercer in St. Louis, etc. — and he was aware of their deadlines. When he had news for them, he made sure they got it in time and he never gave them anything but an "exclusive" story.

He came along at just the right moment to make

the most of his abilities. He was a rugged individualist who was in the habit of doing things his own way. As a man who had struggled on his own, the modern trend toward "togetherness" held little appeal for him.

"I don't know where government is leading us with this cradle-to-the-grave philosophy," he once said. "It will kill ambition. I was brought up to believe that nothing comes easily. You reach objectives through the application of those two four-letter words — 'push' and 'pull.' But all that seems to be changing. What kind of people are we going to become if we don't have to scheme and work to get ahead?"

He was a suave and well-informed man, with impeccable manners and clothes, and a connoisseur of good food, drink and cigars. He was a gracious host and his dinners were something exceptional. At one, a newspaperman from London, Eng., was querying him about the right procedure to have dog racing legalized in Canada.

Leo answered his questions but what his English friend didn't suspect was that if there had been a way to get that legislation passed, Leo himself would have been operating a dog racing plant years earlier.

When he lived out on the Lakeshore, he had a putting green on his spacious lawn.

"I have that green there for a purpose," he explained. "Some of my friends like to play golf with me for money. Before I meet them at the club I practice putting here because I like to have a little edge going for me."

He made money, probably more than he needed, but he gave a lot of it to friends who hadn't been so fortunate.

He was a fascinating individual and there won't be many like him again. There won't be because the work he did by himself is now being done by organizations.

(*Dink Carroll is The Gazette's long-time sports columnist.*)

LEO DANDURAND

S'il fallait expliquer les succès de Léo Dandurand comme promoteur de sports, il importerait de signaler d'abord le sens aigu qu'il avait de la publicité, ensuite le souci qu'il a toujours eu du détail.

Lorsqu'il est décédé le 27 juin dernier, on fit grand état de la contribution qu'il avait apportée aux sports du hockey et du football, oubliant peut-être trop qu'il fût aussi au premier plan des courses de chevaux, ayant possédé des intérêts dans des pistes de Montréal, de la Nouvelle-Orléans, de St-Louis et de Chicago. Sa réputation était internationale.

Léo Dandurand a vécu à une époque où il put le mieux exploiter tous ses talents. Individualiste de nature, il entendait faire les choses à sa manière. C'est pourquoi la technique moderne du travail en comité offrait assez peu d'attrait à ses yeux.

"Je ne sais trop où cette philosophie du protectionisme, du berceau à la tombe, va nous conduire, disait-il un jour. Je crains qu'elle ne tue toute ambition. Dans ma jeunesse, on m'a appris que rien n'était facile. Il faut batailler pour arriver à ses fins... Mais il semble que tout cela est en train de changer. Quel genre d'hommes deviendrons-nous si nous n'avons plus à calculer, à travailler pour aller de l'avant?"

La personnalité sympathique de Léo Dandurand était légendaire, ses manières et ses vêtements impeccables aussi. Il aimait la bonne chère, le bon whisky et les bons cigares. Il savait aussi recevoir admirablement bien.

Il a fait beaucoup d'argent, probablement plus qu'il n'en avait besoin, mais on ne saura jamais combien d'amis moins fortunés il a aidés.

Hector (Toe) Blake



Elmer Lach



Maurice Richard



la capitale du hockey

par Mario Cardinal

Invariablement, comme les feuilles jaunies, le gel et les premières neiges, octobre ramène le hockey dans les conversations, les journaux, la fête des écoliers et les longs samedis soirs d'automne.

C'est comme cela depuis un demi-siècle. Tant qu'il y a des fleurs dans les parterres et que le soleil permet les randonnées de fin de semaine sur le Mont-Royal, les Montréalais pensent golf, pêche, championnat mondial de baseball... Mais tout à coup vers la mi-octobre, à la faveur d'une bourrasque ou d'un coup de froid plus intense, le monde change de face.

Et ce soir, le *Canadien* joue sa première partie, la première d'une longue série de 70 matches tous aussi importants les uns que les autres.

Le *Canadien* est plus qu'une équipe de 18 ou 20 joueurs. Grâce à lui, Montréal est demeuré, depuis 50 ans, la capitale mondiale du hockey; c'est pour porter ses couleurs que des milliers de jeunes pratiquent, jouent, étudient aussi... c'est avec lui que tout un peuple respire, s'agite, se fâche, s'attriste ou se réjouit.

Au lendemain d'une défaite, les lundis matins d'usine s'en ressentent et dans les bureaux on s'acharne à expliquer, à excuser, à critiquer, à espérer...

Ce soir, donc, pendant soixante minutes de jeu, 18 jeunes athlètes à la figure et aux allures familières se mesurent à d'autres athlètes de Toronto, de Boston, de New-York, de Chicago ou de Detroit. Pendant soixante minutes de jeu... Mais c'est en fait pendant deux heures et demie, les arrêts du jeu compris, que les 15,000 spectateurs du Forum et quelques millions de Canadiens, devant leur appareil de télévision suivent une fascinante rondelle de caoutchouc et reprennent leur souffle à la faveur d'un hors-jeu... Là, sur la glace, trois joueurs d'attaque, deux défenseurs et un gardien de buts défendent l'honneur, non pas d'une ville, ni même d'une province, mais le prestige de tout un peuple.

Le *Canadien* n'est pas une équipe de hockey comme les autres. Aucune autre équipe n'a compté autant de vedettes que lui. Georges Vézina, par exemple, a été à ce point un excellent gardien de buts qu'aujourd'hui un trophée international porte son nom; Howie Morenz était tellement



L'une des équipes les plus redoutables du circuit, les Black Hawks de Chicago, se mesure aux "Canadiens" • Pileup around the nets during Canadiens-Chicago Black Hawks clash • Uno de los equipos más temibles de la liga, los Black Hawks de Chicago, se enfrenta a los "Canadiens" • Scenivo intorno alla porta durante un incontro dei "Canadiens" con una delle squadre rivali più pericolose, i "Black Hawks" di Chicago • Die Chikagoer "Black Hawks", eine der stärksten Mannschaften, messen sich mit den Montrealer "Canadiens".

rapide que le jour où, plaqué sur la clôture de l'aréna, il s'est fracturé une jambe, la blessure a été mortelle; Edouard-Charles Lalonde, Aurèle Joliat, George Hainsworth, Bill Durnan, Emile Bouchard, les frères Mantha, Jacques Plante étaient tous des joueurs extraordinaires qui ont, chacun à sa manière, écrit une page de l'histoire du hockey. Maurice Richard, le plus grand de tous, était tellement adulé des Canadiens français qu'il a involontairement suscité une manifestation dans les rues de Montréal, le jour où le président Campbell de la Ligue Nationale l'a suspendu pour une infraction.

Ces noms, il n'est pas un jeune à Montréal comme au Québec qui ne les ait en tête. Et il n'est pas un jeune qui n'ait, un jour, rêvé de leur ajouter le sien propre. A quatre ans — c'est inscrit dans les moeurs — le jeune Montréalais reçoit, à Noël, ses premiers patins. À cinq ans, il possède déjà son chandail bleu, blanc, rouge marqué du grand "C" du *Canadien*. À six ans, il a déjà un poste dans une équipe "midget" ou "bantam". Et c'est le début d'une carrière... d'une carrière qui durera le temps de déceler ou non un talent. Et il y aura toujours une ligue pour le recevoir. À Montréal, il y a même des circuits — la ligue Dépression, la ligue Sanspression, par exemple — qui rassemblent des équipes de "petits vieux", professionnels, industriels, anciens joueurs à leur retraite, et dont les parties attirent des milliers de spectateurs. Et de la ligue "bantam" à la ligue Dépression, toute une gamme de circuits permettent aux jeunes, aux adolescents, aux moins jeunes, de jouer leur partie ou deux de hockey par semaine.

Et quand on ne joue pas du hockey, on en parle. *La soirée du hockey* — le samedi soir, d'octobre à mars — est devenue chose sacrée dans les foyers. Des familles entières s'assemblent en demi-cercle autour de l'ap-

pareil de télévision. On s'invite les uns les autres: "Viens voir le hockey à la maison...!"

Le *Canadien* disputera cette année encore les 70 parties d'une course au championnat qu'il a remporté à 19 reprises, plus souvent que n'importe quelle autre équipe. La loi de la moyenne voudrait que, cette année, ce soit le tour du Toronto, du Detroit, du Chicago peut-être... Mais dans le cas du *Canadien*, il n'y a pas de loi de la moyenne. Un peu comme les Yankees de New-York au baseball! Le *Canadien*, c'est le champion... Quand, une saison, il a glissé au deuxième rang, les connaisseurs, c'est-à-dire tout le monde, se demandent: "Qu'est-ce donc qui va si mal dans l'équipe?" On a presque oublié que le *Canadien* peut se classer plus bas qu'au premier rang... Il a terminé en tête de la ligue Nationale cinq années consécutives, de 1957 à 1962!

Puis viendront les séries de la coupe Stanley, des compétitions que se disputent avec un rare acharnement les quatre premières équipes au classement final. La coupe Stanley est l'emblème du championnat mondial: le *Canadien* l'a gagnée douze fois.

Toutes les parties de ces séries sont télévisées... et les Montréalais alors se couchent tard deux soirs par semaine. Toujours, ou presque, le *Canadien* a été en lice pour cette fameuse coupe: six fois seulement, en cinquante ans, il n'a pas participé à ces épreuves ultimes.

Puis mars viendra. La saison aura été longue... Avec les premiers jours d'avril, se disputeront les dernières joutes. On couronnera les champions! Chacun y trouvera prétexte à festoyer! Encore une fois, comme ce fut le cas au cours des cinquante dernières années Montréal viendra de vivre six mois de hockey, de les vivre intensément.

(M. Mario Cardinal est rédacteur au journal Le Devoir.)

men at the top

photostory by Fred Bruemmer



Most great bridges and buildings in North America have one thing in common: They were built, in part, by Mohawk Indians from Caughnawaga, a prosperous reserve across the St. Lawrence River from Montreal.

For three-quarters of a century, these fearless men have had a vital part in the construction of North America's most famous landmarks: The majestic cantilever bridge across the St. Lawrence near Quebec City; New York's Waldorf-Astoria Hotel, George Washington Bridge and Empire State Building; San Francisco's Golden Gate Bridge and the towering grain elevators at Churchill, Manitoba, on the shores of Hudson Bay.

Highly skilled and highly paid, these Mohawk Indians from Caughnawaga form the core of the continent's high-steel men, working with nonchalant ease at dizzying heights. They continue the tradition of their proud tribe, whose men have always believed in living dangerously.

In 1967, when Canada celebrates the centennial of its Confederation, the Indians of Caughnawaga will celebrate the tercentenary of their village.

Under the French regime these Mohawks were famous warriors who took part in every major battle of the period. In the last century they became famous as canoe men. When the great fur brigades of the North West Company and later the Hudson's Bay Company left from Montreal for the distant north, men from Caughnawaga paddled the canoes.

In 1884, General Gordon was besieged by the Mahdi in Khartoum. The British relief expedition under Lord Wolseley made agonizingly slow progress up the Nile, hampered by the great river's rapids.

Lord Wolseley, who had served in Canada, remembered the legendary skill of the Mohawk Indians as canoe men. He sent an urgent message to England. From there it was relayed to Canada and 50 men from Caughnawaga left instantly for Egypt. Thanks to their skill, the cascading cataracts of the Nile were conquered but too much time already had been lost. Khartoum fell and General Gordon was killed before the relief column reached the besieged city.

À plusieurs centaines de pieds au-dessus du port de New-York, des Indiens travaillent sur un nouveau pont • Caughnawagans work on bridge hundreds of feet above New York harbor • Indios Caughnawagans, trabajando a considerable altura en un nuevo puente sobre el puerto de Nueva York • Indiani della riserva Caughnawaga di Montreal lavorano alla costruzione di un ponte sul porto di New York • Indianer aus Caughnawaga bei Montreal beim Brückenbau im Hafen von New York.

Archives de la Ville de Montréal

When the fur trade dwindled, the adventurous Caughnawagans looked for a new challenge. They found it floating immense log rafts down the Ottawa River to Montreal, shooting the river's dangerous rapids with daredevil skill.

In 1886 a great railroad bridge was begun across the St. Lawrence River, just west of Montreal to a point near the village of Caughnawaga on the south shore.

The men who built bridges in those days were a select *élite*, mostly former sailors who had no fear of heights. As the bridge began to jut out above the St. Lawrence, they watched in open-mouthed amazement as groups of Indians who came to visit them walked with carefree ease on the narrow, swaying beams high above the water. Seeing the Indians' complete lack of fear of height, officials hired some of them as riveters. The Mohawks of Caughnawaga had found a new challenge.

Since then they have worked on high-steel constructions across the continent. In the 1920s and 1930s, with skyscrapers mushrooming in New York, many settled in Brooklyn. There is a saying among them that "Brooklyn is the downtown of Caughnawaga."

In recent years some of these famous high-steel men were hired to work on major construction jobs in South America and the Middle East.

Deux Indiens de Caughnawaga posent les derniers boulons d'un pont suspendu • Caughnawagan workers — a study in intensity • Dos indios Caughnawagas colocando los últimos pernos en un puente colgante • Due Indians of Caughnawaga at lavoro su un ponte sospeso • Zwei Indianer aus Caughnawaga bei den Abschlussarbeiten für eine Hängebrücke.



But no matter how far they go, or how much money they earn, home to these Indians is always their reserve of Caughnawaga. The majority of men working in New York return on weekends to Caughnawaga, a round trip of nearly 1,000 miles! Most of them speak Mohawk at home and lately there has been a remarkable revival in Indian craft and tradition among them. They are proud of their success in the white man's world but they are equally proud of their ancient heritage.

When the United States Steel Corporation built the Unisphere, the 12-storey high stainless steel globe, symbol of New York's 1964 Fair, which will become a permanent monument for Flushing Meadows Park, most of the high-steel men who assembled the Unisphere were from Caughnawaga.

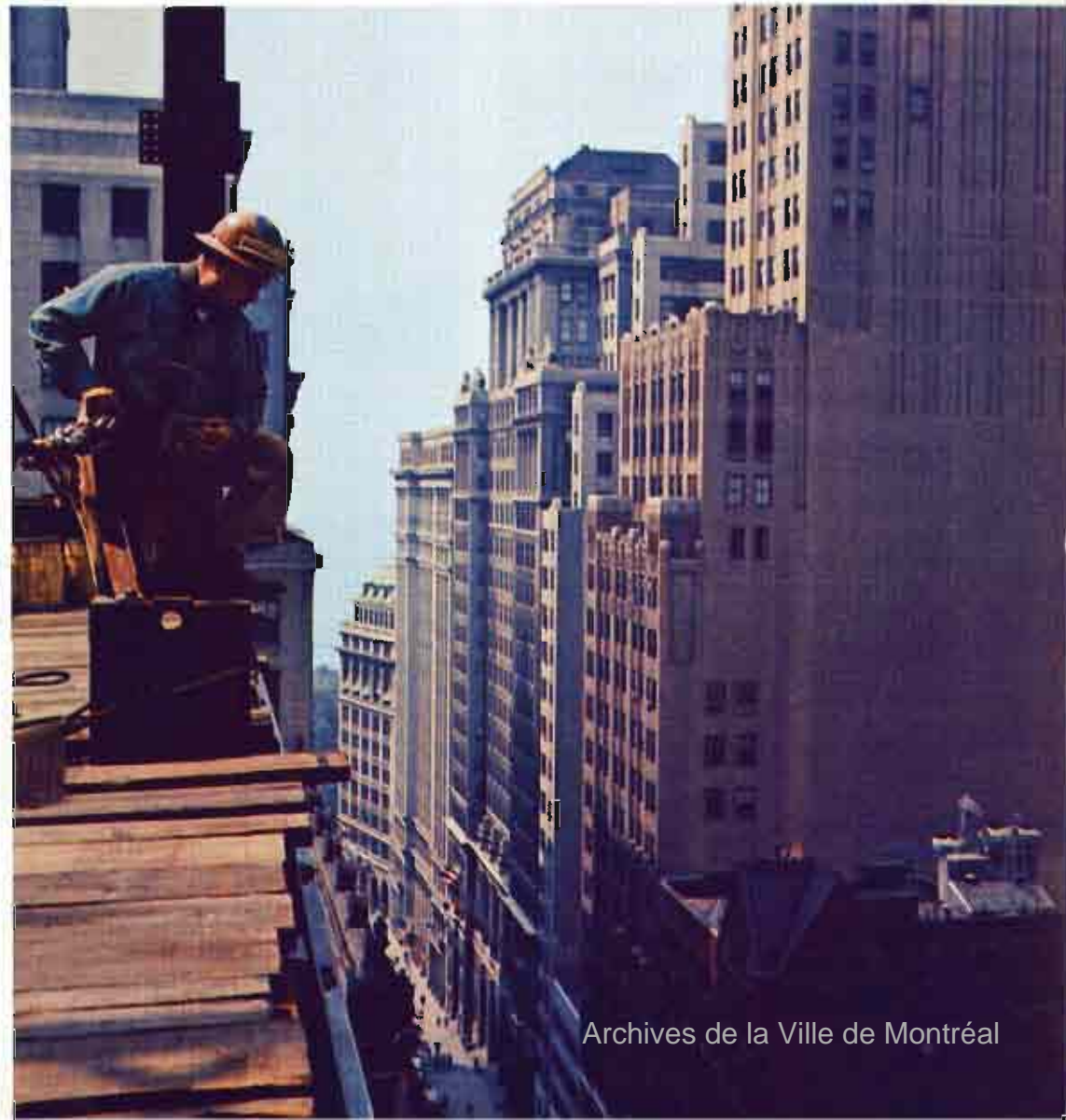
This globe has 126 "windows," lit from the inside at night with white lamps, each marking the site of a capital.

Near the apex of the Unisphere is a 127th light, this one red. It marks Caughnawaga, "capital" of the high-steel men who built this globe.

On November 21, 1964, when the President of the United States will open the Verrazano-Narrows Bridge, across the entrance to New York's harbor, the world's longest suspension bridge, Caughnawaga will have again reason to be proud. Many of its men had helped in the construction of this bridge, continuing the tradition their ancestors began 78 years ago.

(Fred Bruemmer is a freelance journalist and photographer.)

Au sommet d'un immeuble en construction, un spécialiste indien dirige la montée des matériaux • Indian bell-man directs load of steel to top of building • Desde lo alto de un edificio en construcción, un especialista indio dirige la descarga de materiales • Dall'alto di un edificio in costruzione, un operaio indiano dirige la salita del materiale • Baumaterial wird unter Leitung eines indischen Fachmanns auf einen Hochbau geholt.



des hommes dans le ciel

La plupart des ponts et des grands immeubles nord-américains ont quelque chose en commun: ce sont des Indiens Mohawk de la réserve de Caughnawaga, en face de Montréal, qui les ont construits, en partie du moins.

Depuis trois quarts de siècle, ces hommes intrépides ont joué un rôle vital dans la construction de ces joyaux les plus fameux du continent nord-américain que sont le majestueux pont de Québec dont les encorbellements surplombent le fleuve Saint-Laurent; l'hôtel Waldorf-Astoria de New-York, le pont Georges-Washington et l'Empire State Building dans la même ville; le Golden Gate de San Francisco et les énormes silos à grains de Churchill, au Manitoba, sur les bords de la baie d'Hudson.

Ces Indiens Mohawk de Caughnawaga, qui touchent un salaire à la hauteur de leur compétence, constituent l'équipe des funambules de l'acier qui, sur ce continent, travaillent avec une calme nonchalance à des altitudes vertigineuses. Ils poursuivent la tradition de leur fière tribu dont les hommes ont toujours apprécié la vie dangereuse.

En 1967, alors que le Canada célébrera le centenaire de sa Confédération, les Indiens de Caughnawaga fêteront, quant à eux, le tricentenaire de leur village. Déjà sous le régime français, ces Mohawks étaient de fameux combattants et prirent part à toutes les grandes batailles de l'époque. Au siècle dernier, c'est comme pagayeurs qu'ils se taillèrent une enviable réputation. Lorsque les équipés de traiteurs de la Compagnie du Nord-Ouest, et plus tard, de la Compagnie de la baie d'Hudson, quittaient Montréal pour le grand nord, c'est à des hommes de Caughnawaga qu'ils faisaient appel pour manoeuvrer leurs canoës.

En 1884, le général Gordon était assiégé par les Madianites à Khartoum. Une expédition britannique, dirigée par lord Wolseley, qui se portait à son secours n'avancait que laborieusement sur le Nil, ralentie qu'elle était par les rapides du fleuve.

Lord Wolseley, qui avait servi au Canada, se souvint de la légendaire habileté des Indiens Mohawk dans la manoeuvre des canoës. Il envoya un message urgent en Angleterre. Son appel fut retransmis au



Un Indien de la tribu des Mohawks au travail à 700 pieds (plus de 210 mètres) au-dessus de Brooklyn • Seven hundred feet above Brooklyn, Mohawks at work • Indio de la tribu de los Mohawks trabajando a más de 210 metros sobre el nivel de Brooklyn • Un indiano della tribù dei Mohawks, 210 metri sui tetti di Brooklyn • Ein Mohawk-Indianer arbeitet in 210 Meter Höhe in Brooklyn.

Archives de la Ville de Montréal

Canada et 50 hommes de Caughnawaga quittèrent le Canada sur l'heure à destination de l'Égypte. Grâce à leur habileté consommée, l'expédition parvint à franchir les rapides du Nil. Mais déjà on avait perdu trop de temps et Khartoum tomba. Le général Gordon succomba avant que les renforts n'atteignent la ville assiégée.

Lorsque la traite des fourrures se raréfia, les aventureux habitants de Caughnawaga se cherchèrent une nouvelle aventure. Ils la trouvèrent sur la rivière Outaouais où ils se mirent à conduire d'immenses trains de bois. Juchés sur les billots flottants, ils franchissaient les rapides du cours d'eau avec une adresse diabolique pour amener le bois à Montréal.

En 1886, on commença de construire un grand pont pour permettre au chemin de fer de franchir le Saint-Laurent à l'ouest de Montréal. Sur la rive sud, l'ouvrage d'art prenait appui non loin du village de Caughnawaga.

Les hommes qui travaillaient au pont avaient été soigneusement choisis. Anciens marins, pour la plupart, ils n'étaient pas incommodés par le vertige. C'est pourtant bouche bée qu'ils assistèrent à la visite des Indiens venus les voir "en voisins". Sans précaution apparente, leurs visiteurs s'engageaient résolument sur les poutres d'acier, l'air détaché, complètement insensibles au vide qui les séparait de la surface des eaux. Les responsables, frappés par cette totale inconscience du vertige des Indiens, en engagèrent quelques-uns comme riveteurs. Les Indiens de Caughnawaga s'étaient trouvés une nouvelle aventure.

Depuis lors, ils n'ont pas cessé de travailler aux charpentes d'acier des grands

chantiers du continent. En 1920-1930, alors que les gratte-ciel surgissaient du sol de New-York comme champignons, beaucoup s'installèrent à Brooklyn, ce qui créa chez les Mohawks un amusant dicton: "Brooklyn, c'est le centre des affaires de Caughnawaga!"

Au cours des récentes années, quelques-uns de ces acrobates de l'acier ont été engagés sur d'importants chantiers d'Amérique du Sud et du Moyen-Orient.

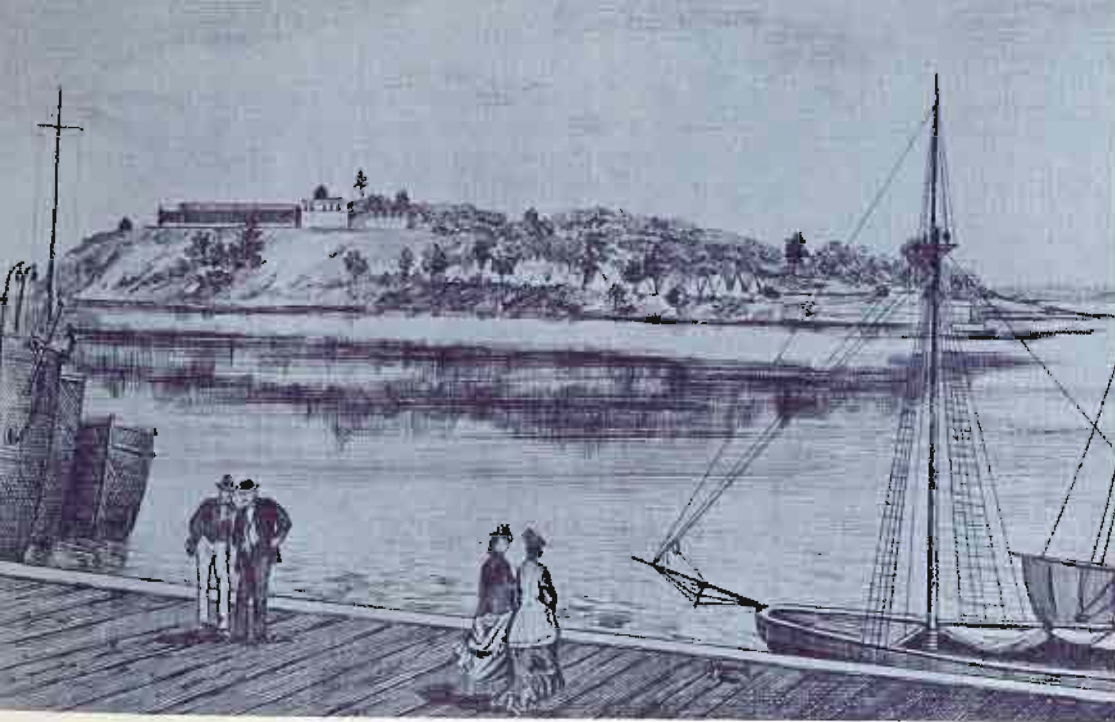
Mais aussi loin qu'ils aillent, quel que soit le salaire qu'on leur offre, leur patrie reste toujours leur réserve de Caughnawaga. Les Mohawks qui travaillent à New-York, en majorité, rentrent à Caughnawaga pour le week-end, ce qui représente un voyage de 1,000 milles (un peu plus de 1,600 kilomètres)! La plupart d'entre eux parlent l'idiome Mohawk dans l'intimité et leur artisanat indien reste très vivant. Ils sont fiers, bien sûr, de leur réussite dans le monde des visages pâles, mais ils le sont autant de leur héritage ancestral.

Lorsque United States Steel Corporation entreprit de construire l'Unisphere, ce globe ajouré d'acier inoxydable haut comme un immeuble de 12 étages qui symbolise l'Exposition de New-York 1964, et qui restera un monument permanent au parc Flushing Meadows, de nombreux Indiens de Caughnawaga offrirent leurs services à la société.

Ce globe est percé de 126 "fenêtres", éclairées de l'intérieur dès la nuit tombée, chacune marquant l'emplacement d'une capitale du monde. Près du pôle de la sphère, il est une 127^{ème} lanterne, rouge celle-là. Elle indique Caughnawaga, "capitale" des funambules de l'acier qui construisirent le globe.

Le 21 novembre 1964, lorsque le président des États-Unis inaugura le pont Verrazano-Narrows, qui s'élança au-dessus de l'Hudson à l'entrée du port de New-York (le plus long pont suspendu du monde), Caughnawaga aura acquit une nouvelle raison de fierté. Beaucoup de ses enfants ont contribué à la construction de cet ouvrage d'art, poursuivant ainsi la tradition établie par leurs aïeux il y a 78 ans.





L'île Sainte-Hélène, vue du port de Montréal, vers 1875 • Ile Sainte-Hélène, as seen from the port of Montreal, circa 1875 • La isla Santa Elena, vista desde el puerto de Montreal hacia el año de 1875 • L'isola di Sant'Elena nel 1875, vista dal porto di Montreal • Die Sankt-Helenen-Insel. Ansicht vom Montrealer Hafen aus, um das Jahr 1875.

île ste-hélène and the shadows of history

by Clayton Gray

For four centuries *Ile Ste-Hélène* has been associated with famous explorers, artists, writers, soldiers and statesmen.

Jacques Cartier, seeking gold and other riches, knew of the island when he came to the Indian village of Hochelaga (now Montreal) in 1535.

So, too, did Samuel de Champlain, when he visited the island in 1611, naming it *Ile Ste-Hélène* after his 13-year-old wife Hélène. The Royal cartographer of Henry IV of France had already made four voyages to Canada and had founded Quebec three years earlier, as the "Father of New France."

The island was part of the Lemoyne *seigneurie* in 1657 and its famous sons, which included the renowned Pierre Lemoyne d'Iberville, knew its green fields intimately.

The *Baron de LaHontan* — brave soldier and fanciful writer — wrote a chapter of his diary on the island shortly before going off to battle with the Iroquois.

The *Chevalier de Lévis*, second in command to Montcalm, used the island as a defence post when three British armies headed for Montreal in 1760. And, on the highest point of the island, he burned the French regimental standards and Royal

flags to the sound of drums and bugles — the last military act of the Empire of the French kings in North America.

The island stood as a sentinel over Montreal when the troops of the American Revolution, under Ethan Allen, made their quixotic attempt to capture Montreal in 1775.

And in the Canada-United States War of 1812, it received as prisoner-of-war the famous General Hull, of the American Army.

In the 1820's the Isle of St. Helen, as it was then called, was renowned for its fortifications, built by British engineers at the suggestion of the Duke of Wellington, to protect Montreal from attacks from the south.

One account, in 1827, says the "island exhibits the appearance of a beautiful park. We found fine fruit and some of the best grapes growing in the open air." A botanical garden had been partially laid out. The writer noted that the salary of the principal gardener had been reduced, adding, "this will be highly detrimental to the horticultural interests of the country."

Charles Dickens, the noted English novelist, produced several plays while in Montreal in 1842. His actors were drawn

from the island's British garrison and they performed in fluent French — hardy males taking the part of females at the *Théâtre Royal*.

Joe Beef, whose tavern still stands on Montreal's waterfront, was canteen-sergeant on the island. Later he founded a saloon, which became a famous hostelry for the poor and needy who happened to be in the port of Montreal.

The *Autobiography of a Super-Tramp*, by W. H. Davies, which carries a preface by George Bernard Shaw, states: "Joe Beef supplied his customers with a good free lunch all day and a hot beef stew being the mid-day dish. There was not a tramp throughout the length and breadth of the North American Continent who had not heard of this and a goodly number had at one time or another patronized his establishment."

The stories told about Joe Beef — his real name was Charles McKiernan — included his keeping a miniature zoo in the cellar. It consisted of black bears, monkeys, a porcupine and an alligator.

A world exhibition was contemplated for *Ile Ste-Hélène* as early as 1895 but somehow never materialized, although elaborate plans were unfolded in *La Presse* of May 4, 1895. The island, said the newspaper, would be another Venice with illuminated waterfalls and palaces.

Today the island, together with the man-made *Ile Notre-Dame*, enjoys new prominence as the site of *Expo '67* which will attract visitors from all over the world.

These visitors — 20th century explorers of a new type — are the logical successors to the sailors and explorers of the days of Francis I, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV or Louis XV.

They will come to see, with the eyes of a new age, the jewel in the St. Lawrence that has seen a continent change hands, a conqueror from the American States, revolutions, wars, raids and finally picnics, theatres, museums and a world exhibition.

(Clayton Gray is a history researcher and freelance writer.)

témoin de l'histoire de Montréal

Depuis quatre siècles, il fut souvent question dans les écrits et rapports officiels, sous la plume des découvreurs, d'artistes, d'écrivains, de militaires ou d'hommes d'État de cette île Sainte-Hélène dont Montréal est si fier.

Lorsque Jacques Cartier, à la recherche des richesses du Nouveau-Monde, accosta en 1535 aux rives du village indien Hochelaga (qui devait devenir Montréal), il avait déjà remarqué cet îlot de verdure émergeant du Saint-Laurent.

Mais c'est Samuel de Champlain, cartographe officiel du roi Henri IV qui devait baptiser en 1611 cette île Sainte-Hélène en l'honneur de sa jeune épouse de 13 ans. Ce grand voyageur avait déjà fait quatre voyages au Canada et fondé Québec trois ans plus tôt, ce qui lui valut le titre de *Père de la Nouvelle-France*.

En 1657, l'île Sainte-Hélène devint partie intégrante de la seigneurie des LeMoynes dont le moins célèbre n'est certes pas Pierre LeMoynes d'Iberville.

Le baron de LaHontan, aussi brave soldat qu'agréable conteur, consacra un chapitre de ses carnets à cette île, où il avait séjourné avant de se lancer dans une bataille contre les Iroquois.

C'est sur les hauteurs de l'île Sainte-Hélène que le second de Montcalm, le chevalier de Lévis, brûla les étendards de son régiment et le drapeau du Roy le soir de la défaite de 1760. Le vaillant soldat français avait établi dans l'île ses quartiers fortifiés dans le vain espoir d'arrêter les trois armées anglaises lancées contre la colonie. La lugubre cérémonie de l'autodafé des couleurs marqua en réalité le dernier acte de la présence militaire française en Amérique du Nord. Et l'île Sainte-Hélène résonne encore du triste chant des clairons et du rythme des tambours voilés.

Lorsque les troupes révolutionnaires américaines, sous le commandement d'Ethán Allen, tentèrent vainement de conquérir Montréal en 1775, l'île Sainte-Hélène était là encore, fidèle sentinelle. Et durant la guerre qui opposa le Canada aux États-

Unis en 1812, la même île accueillit un célèbre prisonnier de guerre en la personne du général Hull, de l'armée américaine.

Au cours des années 1820 et suivantes, l'île Sainte-Hélène était justement renommée pour ses fortifications construites par les ingénieurs militaires anglais à la suggestion du duc de Wellington lui-même. Le fort insulaire avait charge de protéger Montréal contre les attaques venues du sud.

En 1827, un écrivain fait de l'île Sainte-Hélène un portrait infiniment plus pacifique. Il la présente telle un *merveilleux parc* où poussent des "fruits délicieux et le meilleur raisin qui se puisse trouver." A cette époque, en effet, une partie de l'île avait été aménagée en jardin botanique et le conteur regrettait qu'on ait diminué les émoluments du principal jardinier. "Cette mesure, écrivait-il, aura certainement sur l'avenir de l'horticulture de ce pays un effet néfaste."

En 1842, le célèbre romancier anglais Charles Dickens, séjournant à Montréal, y monta plusieurs pièces de théâtre. Il fit appel aux soldats britanniques cantonnés à Sainte-Hélène qui jouaient tous les rôles (y compris les rôles féminins) des pièces présentées par Dickens au Théâtre Royal. La chronique précise même que les militaires anglais jouaient... en français.

Jos Beef, dont la taverne existe toujours, non loin des quais de Montréal, avait été sergent cantinier à l'île Sainte-Hélène. En quittant l'armée, il installa un café genre *saloon* qui fut bientôt renommé et devint hôtellerie pour les "sans-le-sou" qui hantaient le quartier du port.

Dans son *Autobiography of a Super-Tramp* (un vagabond hors série) que préface George Bernard Shaw, W. H. Davies parle en ces termes du légendaire cantinier: "Jos Beef servait à ses clients un casse-

croûte substantiel et gratuit à toute heure du jour et, le midi, un miroton constituait le déjeuner quotidien. Il ne se trouvait certainement pas un vagabond sur tout le continent nord-américain, qui n'ait entendu parler de la libéralité de Jos Beef et bon nombre d'entre eux en ont profité à un moment ou l'autre."

On raconte également que Jos Beef — de son vrai nom Charles McKiernan — avait établi une petite ménagerie dans les communs. Il y gardait des ours noirs, des singes, un porc-épic et un alligator.

Il est fort intéressant de noter qu'en 1895 un projet d'exposition mondiale sur l'île Sainte-Hélène fut étudié sérieusement.

Dans le numéro du 4 mai 1895 du quotidien *La Presse*, on retrouve des articles et des dessins à propos de cette exposition qui n'eut jamais lieu. L'île, affirmaient les journalistes de l'époque, ressemblera à une autre Venise avec ses jeux d'eau illuminés et ses palais de rêve.

En 1967, c'est sur l'île Sainte-Hélène agrandie et l'île Notre-Dame, construite de toutes pièces à même le Saint-Laurent, que Montréal recevra ses visiteurs du monde entier.

Ces visiteurs, explorateurs du XXe siècle, seront les dignes successeurs des navigateurs et des explorateurs qu'envoyèrent découvrir le Nouveau-Monde, François 1er, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

Ils verront, de leurs yeux d'un autre âge, cette île enchantée, joyau du Saint-Laurent, témoin des grands événements de ce pays: batailles, conquêtes, révolutions, guerres, coups de main, mais qui n'est plus témoin aujourd'hui que de joyeux pique-niques, de manifestations théâtrales et historiques, avant d'être demain le grand rendez-vous de l'Exposition universelle.

L'île Sainte-Hélène, à 30 mois de l'ouverture de l'Exposition universelle • The island today, 30 months away from the opening of Expo '67 • La isla Santa Elena, hoy día, 30 meses antes de la inauguración de la Exposición Universal • L'isola di Sant'Elena oggi, trenta mesi prima dell'apertura dell'Esposizione Universale del 1967 • Die Sankt-Helene-Insel heute, — 30 Monate vor der Montrealer Weltausstellung "Expo '67".



gratien gélinas

doyen du théâtre canadien

A la fois dramaturge, producteur, metteur en scène et comédien, Gratien Gélinas, directeur général de la Comédie canadienne, se présente comme un pionnier du théâtre canadien contemporain qu'il marque de son talent depuis plus d'un quart de siècle.

En 1937, il portait pour la première fois à la scène ses *Fridolinades*, revues satiriques qui devaient le consacrer. Mais Gratien Gélinas ne s'est pas arrêté là. Entre ses revues, il a écrit et mis en scène deux pièces qui font date dans les annales du théâtre canadien. *Tit-Coq* fut joué 500 fois, fait unique au Canada, et *Bousille et les Justes*, qui a déjà atteint 325 représentations, a été présenté à la télévision sur les réseaux français et anglais de Radio-Canada et doit l'être cette année à la BBC.

Comédien, il a eu l'occasion à diverses reprises de se produire au Festival shakespeareien de Stratford, en Ontario, et à la télévision. Mais c'est surtout comme un des grands artisans du théâtre contemporain qu'il s'impose.

A la Comédie canadienne, théâtre mont-réalais dont il a été le fondateur et qu'il anime, Gélinas monte les pièces d'autres auteurs canadiens. Ces dernières années, il a présenté successivement *Un Simple Soldat* et *Florence*, deux très belles oeuvres de Marcel Dubé, un des dramaturges les plus doués de la jeune génération. Une troisième pièce du même auteur doit prendre l'affiche cet automne.

S'inspirant toujours de l'actualité, Gratien Gélinas a mis dix mois pour écrire sa dernière revue qu'il a présentée à Montréal et à Québec devant des salles combles, témoignage éloquent de la fidélité du public à l'homme de théâtre qui le divertit depuis plus de vingt-cinq ans.

Après une vie aussi bien remplie, Gratien Gélinas demeure toujours très actif, mais il reconnaît qu'il doit modérer son activité. "Il faut prendre le temps de vivre un peu, dit-il, et regarder autour de soi."

Mais il a d'autres raisons d'envisager l'avenir avec espoir. Ses six enfants ont choisi délibérément de suivre le chemin qu'il a tracé. Sylvie, l'aînée, se consacre à la création littéraire. Michel, l'aîné des fils, est administrateur de la Comédie cana-



dienne depuis deux ans. Yves a fait ses débuts de comédien et de metteur en scène. Pierre étudie la décoration. Alain songe à suivre son frère Yves au Conservatoire d'art dramatique et Pascal, le benjamin, a déjà fait part de son intention de devenir metteur en scène.

"Toutes les formes de l'art dramatique sont importantes, explique aussi Gratien Gélinas. La radio enseigne quelque chose qui est utile sur la scène et la télévision

élargit le champ des possibilités du comédien."

Après vingt-cinq ans de théâtre, Gratien Gélinas éprouve pourtant le besoin de faire le point: "Je voudrais désormais travailler dans le sens du renouvellement qui s'opère depuis quelques années au théâtre, dit-il. Et je veux pour cela être disponible. Quoi qu'il en soit, j'ai la certitude profonde que l'avenir du théâtre au Canada est d'ores et déjà assuré."

Archives de la Ville de Montréal

dean of canadian theatre

by Ken Johnstone

If present-day Canadian theatre is entitled to the dignity of a dean — and most say it is — then that distinction can only belong to Gratien Gélinas, managing director of Montreal's *Comédie Canadienne*. Writer, producer, director and actor, he has proved over the last quarter century that he has extraordinary talent in all these branches of the theatre plus a first-class business brain.

Nobody comes remotely close to the achievements of Gélinas. He started making his living full-time from the Canadian stage in 1937 with the first of what became widely known as the *Fridolinons* revues. Twenty-seven years later, the latest of these revues has just concluded an eminently successful run in Montreal and Quebec City. In between the long succession of revues, Gratien Gélinas has written, produced and directed as well as starred in two stage plays which, between them, account for just about every attendance record in Canadian theatre in modern times. "*Ti-Coq*" played some 500 performances in French and English, the first play ever to accomplish such a feat and, even more remarkably, with the same cast playing in both languages, and "*Bousille and the Just*" racked up 325 bilingual performances in 22 Canadian cities plus Seattle, was presented on both CBC television networks, and when it is broadcast over BBC this year, will far outstrip even "*Ti-Coq*" for the size of audience it will have reached. Other Gélinas achievements include appearances at the Stratford Festival and on television, honorary degrees at several universities, appointments to numerous arts bodies. His most solid accomplishments, however, have been as an artist and craftsman in the living theatre.

At the *Comédie Canadienne*, which he inspired and carried through as the first fully professional theatre in the country, Gélinas produces and stages the plays of other Canadian playwrights as well as his own. Marcel Dubé's fine "*Simple Soldier*" was produced in both languages and his "*Florence*" was performed in the original French. A third Dubé play is scheduled for this autumn in both languages.

Gélinas' latest revue has occupied him for the past year. It took about ten months to write from a daily scanning of the head-

lines, played for nine weeks in Montreal and a week in Quebec City. Unlike the plays, the life of his revues on the road is limited by the cost of moving the cast, orchestra and numerous costumes, props and sets. Gélinas was delighted to find on his visit to Quebec City that his quarter-century sway over that city remained unchallenged; he played to packed houses and could have run another week had he not been committed to a re-opening the following week in Montreal — a rare error for that astute businessman of the theatre.

However, Canada's dean of the theatre admits that he is slowing down. "There comes a time," he says, "when not killing yourself is as important as bringing in money." And he adds: "You must live a little bit and look around."

When Gratien Gélinas stops to look around, he gets a rare sense of gratification. All six of his children are involved in some aspect of the theatre and all have made their choice without any pressure from their illustrious parent.

Sylvie, his daughter and oldest child, manages to find time to continue writing poems and essays and still raise two children. She is married to Actor-Director Bernard Sicotte, who has been associated with several Gélinas productions. "Some day she will publish," her father says confidently.

Michel, the eldest son, is the businessman of the family and has been the administrator of the *Comédie Canadienne* for the last two years. Yves, next in line, graduated from the Quebec Conservatory of Dramatic Art and two years ago won his spurs as an actor-director from the Dominion Drama Festival for his work with Claude Jasmin's "*Le Veau Dort*". He co-directed the last Gélinas revue and intends to make a career of acting and directing.

Pierre, the third son, has just finished his first year at the National Theatre School, studying set design. He also took part in the recent revue, working under Set Designer Jacques Pelletier and designing the back projections. Alain, the fourth son, plans to follow Yves in the Conservatory of Dramatic Art and Pascal, at 18, has already announced his intention of becoming a

director. But he still has two years of college ahead of him.

"I did nothing to push them," Gélinas says. "They made their own choice. When I was a young father, if I took Sylvie by the hand to help her to walk, she would pull away. If I offered my finger, she would take it because she could let go of it when she wished. I tried to remember that when the children grew up. Let them feel that they can make their own choice. It seems to have worked."

Nor does Gélinas believe in limiting the field of his family's theatrical activity.

"Every form of the theatre is important," he says. "Radio teaches you something which is useful on the stage and television extends the range of your technique." He is pleased that both Yves and Alain are currently active in television serials.

None of the children has yet shown any inclination or talent for the kind of writing for the theatre that launched the Gélinas career, first in the *Fridolinons* revues and later in the plays. "This is hardly a cause for alarm," Gélinas points out, "I never wrote anything for the stage myself until I was 29. Besides, there is no compulsion."

About his own immediate plans, Gratien Gélinas is fairly definite.

"I would like to adjust my career to the new dimensions that the theatre is taking today," he says. "I am quite sure that there will always be a legitimate theatre in Canada but the trend of the time is to look around, feel, see what is coming."

Specifically, he is pondering a project for a film, a new play and a book, none of them related. And he is taking a long hard look at the medium in which he has made his career.

"For 2,000 years the theatre has been concerned with one way of being in reach of its audience, visually and vocally. Then, suddenly it is faced with three entirely new ways: Movies, radio and television. What will be next? What is essential is to sell the dramatic illusion to the people, who need that illusion. We must use the means that exist in our time. That is our business. And we must never forget that the people come first."

(Ken Johnstone is a freelance writer.)
Archives de la Ville de Montréal

the servant is a giant

You cannot see natural gas. In its pure form, before odorization, you cannot smell it or feel it. When burned, its blue flame produces intense heat without smoke or soot.

As a raw material of industry, natural gas has more than 26,000 uses. For example, it was used to manufacture the paper with which this magazine was produced and the ink with which it was printed. It even played a part in the actual printing.

Natural gas, added to Canada's other sources of energy, enables the nation to take a front-line position in the world's economy because life today literally hinges on energy resources. And natural gas has become a giant industry in Canada.

Canada's utilization of fuels will continue to increase as the nation's population and productivity expand. By 1980, the consumption of water power will multiply fourfold, the use of oil threefold and coal consumption will be up one-third. But the magnitude of Canada's energy requirements is most graphically spotlighted by the estimated increase in natural gas consumption — ten times that of today.


Over the next 25 years, it was forecast by the Royal Commission on Canada's Economic Prospects, Canada's utilization of fuel, already at a per capita level equal to that of the United States, will increase at a greater rate than that of other major nations. Canada will use four percent more fuel each year, compared with an increase of three percent in the United States and 2.5 percent in Europe.

Natural gas, together with its allied fuel, petroleum, will supply about 70 percent of Canada's total energy requirements to keep pace with a 60 percent rise in population and a 240 percent increase in gross national product by 1980.

The availability of plentiful energy is not the whole story, however. In the past, Canada's high fuel consumption has been costly in terms of trade balance. The advent of natural gas has its impact not only on Canada's own productivity but on its position in world trade.

In 1950, Canada imported more than 60 percent of its fuel needs. Two out of three tons of coal used in Canada were mined in the United States. Three out of four barrels

Archives de la Ville de Montréal



Forage d'un puits de gaz naturel dans les Rocheuses, en Alberta • Drilling for natural gas in the foothills of the Rockies in Alberta • Perforación de un pozo de gas natural en las Rocosas en Alberta • Ai piedi delle Rocciose dell'Alberta, si scava un pozzo per liberare il gas naturale • Erdgas-Bohrarbeiten am Fusse der Rocky Mountains in Alberta.

of the crude oil Canada consumed came from abroad.

Natural gas is playing a major role in reducing this 60 percent dependence on foreign fuel and dollar drain to 25 percent by 1980. Even the 25 percent import figure will be more than offset by the export of Canadian fuels. In 1955, exports of Canadian energy were negligible. The Royal Commission expects an energy credit for Canada of \$1,000,000,000 in 25 years, compared with a deficit of over \$400,000,000 in 1955.

At home, the march of the industry is clearly evident. Montreal, alert to the expansion of industry, employment, investment and home consumption, is moving quickly with the times. Since April 25, 1957, the Quebec Natural Gas Corporation has been supplying individual and industry alike with comfort and efficiency. The effect on the economy, too, has been significant.

Already greatly favored with fuels and energy, Montreal now enjoys unlimited quantities of natural gas. This serves to keep fuel prices low and adds to Montreal's attraction for new and expanded industries.

The QNG has a plant investment of \$93,342,672 and it is expanding every day to meet the future challenge. In the year ended June 30, 1964, alone, the QNG invested \$9,910,000 for construction and other load development work, connecting about 2,000 dwellings in new residential sub-divisions and providing service to more and more

commercial and industrial users. In 1965, similar work will require expenditures of \$9,500,000.

It is noteworthy that the leaders of Montreal industry and commerce are among QNG's 213,698 customers (as of June 30, 1964) — mammoth institutions such as the Montreal International Airport, at Dorval, C-I-L, Toronto-Dominion Bank, Miron Ltée, Atlas Steel, Kraft Food, RCA Victor, Steel Company of Canada, Dominion Bridge, Dominion Glass, Steinberg's, Atlantic and Pacific Tea, Continental Can, as well as the largest hotels and restaurants.

QNG's revenue from gas sales last year was \$27,668,529, an increase of 13 percent over 1963. Sales hit 28,947,891 MCF (thousand cubic feet), a one-year rise of 15.1 percent despite higher than normal temperatures during seven of the eight months of the October-May heating season. Active residential heating customers reached 67,782, a jump of 20.2 percent.

The company's territory comprises the Island of Montreal, extends over a 15-mile radius from the island and includes the whole of Vercheres and Richelieu counties. On the South Shore, across the St. Lawrence River, the distribution network extends west to Candiac and east to Sorel. Overall, the QNG network is 1,200 miles long.

QNG gets its gas from Alberta, via the longest (2,340 miles) continuous natural gas pipeline on earth, built and operated by

Trans-Canada Pipe Lines Limited. As of Nov. 1, 1964, the volume of maximum daily deliveries from Trans-Canada Pipe Lines Limited to QNG was 96,900 MCF, and is to reach 112,000 MCF Nov. 1, 1965.

Six years of planning and negotiation, twenty-seven months of construction and the efforts of a multitude of individuals combined to bring the transmission system to completion.

The pipeline serves as the foundation for myriad new industries, for better techniques in many existing industries, for the enjoyment of ultra-modern living by millions of Canadians.

The arc that welded the final sections of pipe, in a very real sense, lighted the way into a still richer era in Canada's life.

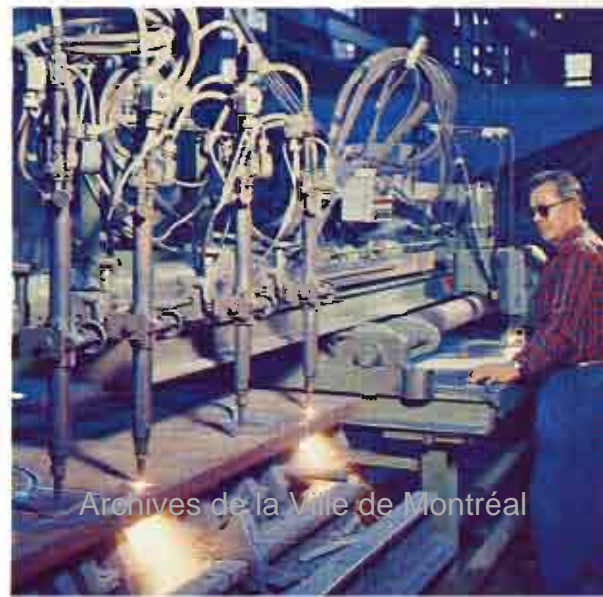
The final act of completion was a moment of quiet triumph for those who conceived and supported, planned and built the artery of steel across the heartland of the nation. Briefly, they could glance back at the enterprise and ingenuity which overcame vast difficulties to make the pipeline a fact. Their great focus of interest lay in the future, however, as the Trans-Canada pipeline became an unseen, unobtrusive part of the nation's economic structures — a servant contributing more energy, more fuel, more new materials, than were ever before available.

The natural gas industry is the legacy of men of courage, vision, purpose and tenacity. They pooled their energies to work

Revêtement et enfouissement du gazoduc qui traverse le Canada sur une longueur de 2,340 milles (3,765 kilomètres) • Coating and wrapping the 2,340-mile natural gas pipeline • Revestido y protección del gasoducto que atraviesa el Canadá en una distancia de 3,765 Km. • Costruzione del gasodotto che attraversa il Canada per 3765 chilometri • Das Legen der Gas-Rohrleitung, die über 3,765 Kilometer durch ganz Kanada läuft.

De nombreuses industries montréalaises sont tributaires du gaz naturel • Natural gas supplies energy at Steel Company of Canada's McMaster plant • Numerosas industrias de Montreal se ven abastecidas de gas natural • Numerose industrie di Montreal si servono del gas naturale del West canadese • Erdgas wird an die Stahlgesellschaft der kanadischen McMaster-Werke geliefert.

Le découpage des plaques d'acier, l'une des nombreuses utilisations du gaz naturel • Versatile fuel cuts steel plate • El corte de planchas de acero, una de las numerosas aplicaciones del gas natural • Taglio di lastre d'acciaio, uno dei tanti impieghi del gas naturale • Stahlplatten werden geschnitten — eine der vielen Verwendungsmöglichkeiten für Erdgas.



out the intricate details of financing the \$375,000,000 pipeline, in contracting to buy natural gas from Alberta and to sell it to numerous distributors along the route, negotiating right-of-way with governments and private owners, and in solving the technical details of burying pipe up to 34 inches in diameter six feet underground through prairie and muskeg, Pre-Cambrian Shield rocks and virgin forests, under lakes and rivers, highways and railroads, to journey's end at Montreal.

Like QNG — each company is independent of the other — Trans-Canada Pipe Lines Limited is a Canadian enterprise. Eighty-eight percent of its shareholders (owning 92 percent of stock) are Canadian residents. In the case of QNG, 97.1 percent

of preferred shares are held by Canadians, including 31.1 percent in Quebec, and 89.6 percent of common shares (39.4 in Quebec).

From 515 Alberta wells, Trans-Canada Pipe Lines Limited supplies natural gas to distributors serving 350 different Canadian communities, 836,316 residential customers, 63,112 commercial customers, 8,272 industrial customers.

The company's overall sales in 1963 totalled 271,100,000 MCF, 206,600,000 of which were to Canadian markets. It also exported 64,500,000 MCF to the U.S. for an aggregate sales revenue in 1963 of \$102,523,331, 17 percent over 1962. This year, in the first six months, overall sales climbed 16 percent higher than the same period in 1963.

To prepare for a further expansion of

sales in 1964, the company completed in 1963 at a cost of \$54,174,914 the largest single year's construction program since its initial system went into operation.

And to meet indicated 1964-65 sales requirements, a further expansion program costing \$52,000,000 was completed on schedule this year.

Today, it has been established that the gross wholesale value to Alberta producers of Alberta natural gas reserves is more than \$4.7 billion and there are potential reserves in Canada of 300 trillion cubic feet. This is a staggering amount when it is realized that two trillion cubic feet is the estimated requirement of the City of Calgary (population: 230,000) for a period of 30 years at the present rate of consumption.

un géant à notre service...



*Le gaz naturel alimente aussi les fours des verreries
 • Natural gas produces artistic glassware • El gas natural se ve utilizado tambien en los talleres del vidrio • Il gas naturale alimenta i forni delle vetrerie • Erdgas wird auch zum Heizen von Glass-Schmelzöfen verwendet.*

Le gaz naturel est invisible. A l'état pur, il est même parfaitement inodore jusqu'au moment où on lui confère une odeur, artificiellement. Sa combustion produit une flamme bleue et dégage une chaleur intense, libre de fumée et de suie.

Comme matière première, le gaz naturel est utilisé dans l'industrie à plus de 26,000 usages divers. Il a notamment servi à la fabrication du papier et de l'encre qui entrent dans la composition de cette revue. En réalité, il a même servi à l'impression proprement dite.

Le gaz naturel, à côté de toutes les autres sources canadiennes d'énergie, permet au pays de s'assurer une place de premier plan au sein de l'économie mondiale puisqu'aussi bien, la vie moderne est tributaire des ressources en énergie.

Au Canada, le gaz naturel est devenu l'un des géants de l'industrie.

L'utilisation des carburants et combustibles au Canada est appelée à s'accroître au rythme de l'explosion démographique et de l'augmentation de la puissance industrielle. En 1980, la consommation d'énergie hydraulique aura quadruplé. Celle du pétrole aura triplé et celle du charbon aura augmenté d'un tiers. Mais c'est surtout le gaz naturel qui illustre de la façon la plus spectaculaire les graphiques que l'on peut d'ores et déjà établir pour cette époque: sa consommation aura décuplé.

Une commission royale d'enquête sur les perspectives économiques a établi que, durant les 25 prochaines années, la consom-

mation de carburant par personne — égale à celle des États-Unis à l'heure actuelle — augmentera à un rythme bien supérieur à celui que connaîtront les autres pays. L'augmentation annuelle de la consommation de combustible au Canada sera de 4 pour cent, de 3 pour cent aux États-Unis et de 2.5 pour cent seulement dans les pays européens.

Le gaz naturel, et son combustible connexe, le pétrole, fourniront environ 70 pour cent des besoins d'énergie au Canada. Cette proportion s'inscrit dans un tableau qui révèle que, d'ici 1980, la population aura augmenté de 60 pour cent et que la production nationale brute se sera accrue de 240 pour cent.

D'importantes réserves d'énergie ne suffisent pas cependant à résoudre le problème. C'est ainsi que, dans le passé, la consommation très élevée de combustible au Canada a coûté fort cher à sa balance des paiements. L'avènement du gaz naturel a donc eu un effet bénéfique non seulement sur la production canadienne mais également sur sa position dans le marché mondial.

En 1950, le Canada importait 60 pour cent du combustible qu'il consommait. Deux tonnes de charbon sur trois venaient des États-Unis. Au chapitre du pétrole, trois barils sur quatre venaient de l'étranger. Le gaz naturel joue donc un rôle déterminant et contribue d'autant à réduire l'importation de matières premières essentielles. On peut déjà établir que, d'ici 1980, les importations de combustible auront

Archives de la Ville de Montréal

diminué de 60 pour cent, ce qui représentera une économie en argent de 25 pour cent en dépit du fait que la consommation canadienne en matières énergétiques aura triplé, comme on l'a vu plus haut.

Mais cette économie de 25 pour cent ne représentera pas grand-chose en comparaison des revenus découlant de l'exportation de combustible canadien. En 1955, l'exportation d'énergie était négligeable. Mais la commission d'enquête a manifesté l'espoir que, d'ici 25 ans, le Canada se sera assuré un milliard de dollars à ce poste (en 1955, le déficit s'établissait à 400 millions).

A Montréal, comme partout dans le pays, la marche ascendante de l'industrie du gaz est remarquable. Car la métropole du Canada, soucieuse de l'épanouissement de l'industrie, de l'emploi, du placement et de la consommation domestique, progresse avec son temps. Depuis le 25 avril 1957, la Corporation de Gaz Naturel du Québec fournit l'industrie et les particuliers avec aisance et efficacité. L'effet sur l'économie générale de la région est du reste significatif.

Montréal, qui disposait déjà d'abondantes disponibilités en énergie, reçoit à présent le gaz naturel à discrétion. Comme premier résultat, on peut constater le maintien des bas prix des combustibles, ce qui attire tout naturellement à Montréal de nouvelles industries et permet aux autres de se développer.

La Corporation de Gaz Naturel a d'ores et déjà investi dans ses installations \$93,342,672 et elle augmente chaque jour ses immobilisations pour faire face à l'avenir. Durant l'exercice qui a pris fin le 30 juin 1964, la C.G.N. a investi \$9,910,000 dans des travaux de construction et d'expansion du réseau. Elle a raccordé environ 2,000 habitations dans de nouveaux quartiers résidentiels et, d'une manière générale, elle fournit ses services à un nombre sans cesse grandissant d'usagers commerçants ou industriels. En 1965, des travaux semblables engageront des dépenses de l'ordre de \$9,500,000. A la date du 30 juin dernier, les plus grandes industries et maisons de commerce de Montréal font partie des 213,698 clients de la Corporation de Gaz Naturel du Québec: l'aéroport international de Dorval, l'immeuble C-I-L, la banque Toronto-Dominion, la compagnie Miron, Atlas Steel, Kraft, RCA Victor, Steel Company of Canada, Dominion Bridge, Dominion Glass, Steinberg, Atlantic and Pacific Tea, Continental Can, ainsi que les plus grands hôtels et restaurants.

Les revenus provenant de la vente du gaz naturel dans la région montréalaise l'année dernière s'élevaient à \$27,668,529, ce qui représente une augmentation de 13

pour cent sur 1963. En volume, la distribution représente 28,947,891 MPC (mille pieds cubes), soit une augmentation de 15.1 pour cent en dépit d'un hiver relativement doux, au cours duquel les exigences de chauffage ont évidemment été moindres (cette période de chauffage s'étend généralement sur 8 mois, soit d'octobre à mai). Le nombre des abonnés actifs s'est élevé de 67,782, faisant ainsi un bond de 20.2 pour cent.

Le territoire desservi par la Société s'étend sur toute l'île de Montréal et dans un rayon de 15 milles alentour, englobant la totalité des comtés de Verchères et de Richelieu. Sur la Rive Sud, de l'autre côté du Saint-Laurent, le réseau s'étend à l'ouest jusqu'à Candiac, et à l'est jusqu'à Sorel. L'ensemble des canalisations représente une distance de 1,200 milles (1,931 kms).

Le gaz naturel distribué au Québec par la C.G.N. est amené d'Alberta par le plus long gazoduc ininterrompu du monde (2,340 milles). Cette énorme canalisation a été construite et est exploitée par la Trans-Canada Pipe Lines Limited. Jusqu'au 1er novembre 1964, le volume maximal quotidien des livraisons au distributeur montréalais par la Trans-Canada Pipe Lines Limited était de 96,900 MPC mais, dans un an, il aura atteint 112,000 MPC.

Il a fallu six ans de préparation et de négociations, 27 mois de travaux et les efforts combinés d'un nombre impressionnant de personnes pour mener à bien la construction du réseau de Trans-Canada Pipe Lines Limited jusqu'à Montréal.

Aujourd'hui, grâce à ce gazoduc, de nombreuses nouvelles industries peuvent s'établir, des industries existantes peuvent améliorer leurs moyens techniques et des millions de Canadiens jouissent d'un confort ultra-moderne.

La pose du dernier élément de ce pipeline fut incontestablement un moment inoubliable pour tous ceux qui avaient conçu, soutenu, préparé et construit cette arête d'acier qui traverse le pays. Ils pouvaient, à cette occasion, se retourner sur le passé et constater le succès avec lequel l'esprit d'entreprise et l'ingéniosité avaient vaincu toutes les difficultés et transformé ce grand projet en une réalisation tangible. Mais le regard de tous ces hommes était plutôt tourné vers l'avenir, puisque la Trans-Canada Pipe Lines Limited allait devenir partie discrète mais intégrante de la vie économique du pays, fournisseur infatigable d'énergie, en quantité telle qu'on n'avait jamais cru pouvoir l'espérer.

La gigantesque industrie du gaz naturel est une part importante de l'héritage qu'ont légué au pays des hommes courageux, perspicaces, tenaces et déterminés, qui ont su mettre en commun leurs moyens d'action

pour mener à bien le financement et la réalisation du gazoduc de \$375,000,000. Ce sont eux qui ont signé le contrat d'achat du précieux combustible en Alberta et les contrats de vente aux nombreuses entreprises distributrices échelonnées le long du parcours.

Ce sont eux également qui ont négocié avec les gouvernements intéressés et les propriétaires terriens le passage du pipe-line sur les divers territoires. Ils ont eu à résoudre les problèmes multiples liés à la nécessité d'enfouir les tuyaux de 34 pouces (0.86 m.) de diamètre à six pieds (2 m.) sous le sol des prairies, dans des marécages, dans le roc précambrien, en forêt vierge, au fond de lacs et de rivières, sous des routes et des voies ferrées.

Comme la C.G.N. — les deux sociétés sont cependant indépendantes l'une de l'autre — la Trans-Canada Pipe Lines Limited est une entreprise canadienne. Quatre-vingt-huit pour cent de ses actionnaires (qui détiennent 92 pour cent des titres) habitent le Canada. Dans le cas de la C.G.N., 97.1 pour cent des actions privilégiées sont la propriété de Canadiens, dont 31.1 pour cent de citoyens du Québec, et 89.6 pour cent des actions ordinaires sont aux mains de Canadiens, dont 39.4 pour cent du Québec.

De quelque 515 puits albertains, la Trans-Canada Pipe Lines Limited alimente en gaz naturel des distributeurs desservant 350 localités canadiennes, 836,316 clients particuliers, 63,112 maisons de commerce et 8,272 industries.

Les ventes totales de la Trans-Canada Pipe Lines Limited en 1963 se sont élevées à 271,100,000 MPC dont 206,600,000 MPC sur le marché canadien. Elle a exporté également 64,500,000 MPC aux États-Unis, ce qui a porté la valeur de ses ventes globales à \$102,523,331, soit 17 pour cent de plus qu'en 1962. Au cours du premier semestre de 1964, le volume total des ventes a augmenté de 16 pour cent au regard de la période correspondante en 1963. En prévision des progrès que l'on envisageait déjà pour 1964, la société a investi en 1963 la somme record de \$54,174,914 en immobilisations. Et pour répondre aux prévisions de l'exercice 1964-1965, elle aura investi cette année \$52,000,000.

On a établi que la valeur brute des réserves de gaz naturel en Alberta représente \$4,700,000,000 et que les réserves potentielles du Canada sont de l'ordre de 300 trillions de pieds cubes. Ces chiffres sont renversants quand on sait que deux trillions de pieds cubes correspondent aux exigences prévues de Calgary (230,000 habitants) pendant 30 ans, au rythme actuel de la consommation.

Archives de la Ville de Montréal



la société saint-jean-baptiste de montréal

par Roger Duhamel

Ludger Duvernay, fondateur de la Société St-Jean-Baptiste • Ludger Duvernay, founder of French-Canadians' National Society • Ludger Duvernay, fundador de la Sociedad de San Juan Bautista • Ludger Duvernay, fondatore dell'associazione nazionale dei franco-canadesi, la "St-Jean-Baptiste" • Ludger Duvernay, Gründer der französisch-kanadischen Gesellschaft "Johannes der Täufer".

Banquet de fondation de la Société St-Jean-Baptiste le 24 juin 1834, d'après une esquisse de J.-C. Franchère • Sketch recreates scene as Société St-Jean-Baptiste was founded June 24, 1834 • Banquete de la fundación de la Sociedad de San Juan Bautista el 24 de junio de 1834, según el apunte de J. C. Franchère • 24 giugno 1834; fondazione dell'Associazione St-Jean-Baptiste • Gründungs-Banquet der "Johannes der Täufer"-Gesellschaft am 24. Juni 1834. Nach einer Zeichnung von J.-C. Franchère.

Abandonné à lui-même, un groupe ethnique tend à se désagréger, s'il ne vit pas dans un milieu homogène. C'est ce qui s'est produit aux États-Unis, où a prévalu la théorie du *melting pot*. C'est également ce qui serait arrivé au Canada, où les familles nationales auraient peu à peu oublié leurs origines et leurs caractères distinctifs. Pour parer à cette éventualité déplorable, des sociétés se sont organisées sous le patronage de saint André, de saint David et de saint Patrice pour unir plus étroitement les descendants des Anglais, des Écossais et des Irlandais désormais enracinés en terre canadienne. Le même phénomène se reproduit sous nos yeux pour les nombreuses minorités ethniques que nous englobons affectueusement sous le terme de Néo-Canadiens.

Il va de soi que les Canadiens français, comme premiers occupants du pays et l'une des deux races constitutives de la nation, ne devaient pas se refuser à ce courant naturel. Majoritaires dans le Québec, ils demeurent néanmoins minoritaires dans le pays tout entier. Il existe donc pour nous des raisons profondes pour mettre en commun toutes

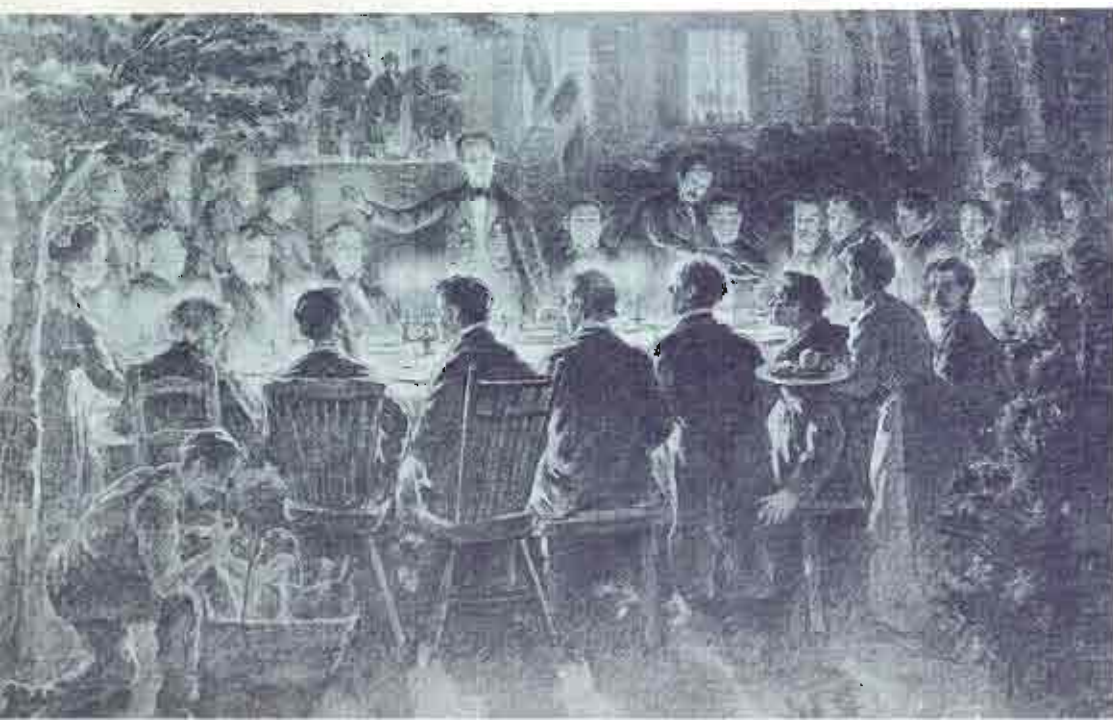
nos ressources, toutes nos énergies, et de travailler avec autant de courage que de lucidité à un idéal collectif. Les bonnes volontés éparses demeurent impuissantes à accomplir une grande oeuvre. Un facteur d'unification s'imposait: ce fut la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, fondée en 1834, et qui a largement essaimé dans toute la province et même en dehors de ces frontières géographiques pour atteindre toutes les régions où vivent et prospèrent des rameaux francophones.

L'histoire de cette Société comporte de nombreux paradoxes. Entreprise de solidarité, elle doit sa naissance à Ludger Duvernay, un homme appartenant au métier le plus individualiste qui soit, le journalisme. Préoccupée d'une exigeante fidélité au passé, elle s'est toujours maintenue à l'avant-garde dans de nombreux domaines. Soucieuse des positions politiques du Canada français, elle s'est soigneusement interdit d'intervenir dans le jeu changeant des options partisans. Mettant son initiative et son labeur au service d'une haute pensée créatrice, elle ne s'est jamais désintéressée des problèmes économiques qu'elle a aidé à résoudre. Société populaire dans toute une part de son activité quotidienne, aucune n'a fait davantage pour mousser les intérêts de l'éducation à tous ses niveaux.

On comprendra aisément qu'une Société comptant cent trente ans d'âge n'a pu se figer dans l'immobilisme. Elle a évolué, tout comme les idées doivent évoluer, pour ne pas se scléroser. Les remèdes qu'elle suggérait il y a un quart de siècle ne correspondent plus aux réalités du moment. Ce fut la sagesse de ses dirigeants successifs de reconnaître la nécessité d'une adaptation constante aux circonstances, conforme cependant aux normes essentielles d'une orientation permanente. Le but à atteindre ne varie pas, si les moyens pour s'en rapprocher ne sont pas forcément les mêmes.

Pendant longtemps et pour beaucoup de gens, la Société Saint-Jean-Baptiste, c'était avant tout, et peut-être exclusivement, ce vaste défilé historique qu'elle organise

Archives de la Ville de Montréal



depuis quarante ans, chaque 24 juin. Personne ne songerait à diminuer le rayonnement de cette manifestation de foule qui constitue une leçon frappante pour des centaines de milliers de spectateurs. Cette année, ces fêtes ont revêtu une splendeur sans précédent. Nous aurions tort néanmoins de nous arrêter à ce qui éblouit l'imagination, pour oublier le travail fécond et plus obscur qui s'exécute sans relâche. Les œuvres durables ne s'accommodent pas toujours d'une publicité tapageuse; ne méconnaissons pas leurs fruits.

Aujourd'hui, tout le Canada français comprend l'urgence d'une éducation généralisée et lui accorde la priorité dans ses préoccupations. Le gouvernement tente à cet égard un effort gigantesque et coûteux. Qui ne s'en réjouirait! Il est bon toutefois de se rappeler qu'au tournant du siècle, à une époque déjà lointaine où une instruction élémentaire paraissait suffisante, c'est la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui a organisé des cours publics, initiative encore modeste qui a permis la naissance de l'École des Hautes Études Commerciales et de l'École des Beaux-Arts. C'est elle aussi qui a multiplié les prix d'excellence dans les écoles et les collèges. C'est elle enfin, à un moment où les bourses et l'aide étudiante ne connaissaient pas l'essor actuel, qui a mis sur pied un Prêt d'Honneur, modèle du genre aujourd'hui abondamment imité, dont les fonds généreux ont aidé une génération de jeunes travailleurs intellectuels.

Il en a été de même au niveau économique. Justement émue à constater qu'une trop forte proportion de l'avoir canadien-français servait à enrichir des institutions appartenant à d'autres groupes ethniques, la Société Saint-Jean-Baptiste a mené des campagnes d'éducation et de fierté. Elle a fait davantage: elle a suscité des filiales économiques (L'Économic-Mutuelle, la Société nationale de Fiducie, la Société nationale d'Assurances) qui nous ont permis de nous affirmer dans le domaine de l'assurance-vie, des rentes viagères, des placements, de la gestion des biens immobiliers, etc. Ici encore, le branle est donné, le gouvernement lui-même se met de la partie, mais on n'oubliera pas qu'il fallait de la clairvoyance et de l'audace pour prêcher ouvertement l'affranchissement économique à une époque où seule une minorité s'en souciait.

Ce ne sont là que quelques exemples qu'il ne m'est pas loisible de multiplier à souhait. Il reste néanmoins un fait capital à souligner. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a eu ce mérite incontesté d'élaborer et de remettre sans cesse au point une politique nationale pour le Canada français. A chaque heure de crise, de doute ou de désespoir, c'est vers elle que notre peuple s'est retourné d'instinct, parce qu'il savait y découvrir la sauvegarde infrangible de ses droits et de ses aspirations légitimes. S'il lui est arrivé de provoquer des controverses et d'entamer des luttes parfois violentes, il est rare que les faits n'aient pas fini par lui donner raison.

C'est qu'elle s'est toujours appliquée à être un dénominateur commun, à égale distance de tous les extrémismes. En un temps où d'aucuns préconisaient l'abdication collective et consentaient à devenir les serviteurs dans leur propre maison, elle a prôné un nationalisme sain et viril, à la mesure d'un peuple digne de sa destinée. Quand souffle le vent de la désagrégation canadienne, quand des groupements activistes confondent une politique de grandeur avec le repliement sur soi, elle intervient pour exprimer des idées saines, audacieuses certes et comme telles discutables, mais correspondant à la ligne profonde de notre destinée nationale parce que renouant le fil interrompu de notre histoire.

Après cent trente ans de bons et loyaux services, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a bien mérité de la patrie. Les Canadiens français ne lui rembourseront jamais la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers elle. Allons plus loin: tous les Canadiens, de quelque origine qu'ils soient, doivent reconnaître en elle un élément de stabilité et d'harmonie, qui aura beaucoup contribué à l'essor du Canada tel que nous le connaissons.

Montréal s'enorgueillit qu'une oeuvre aussi grandiose et bienfaitrice ait vu le jour sur son île . . .

(M. Roger Duhamel, Imprimeur de la Reine à Ottawa, est membre de la Société Royale du Canada et de l'Académie canadienne-française.)

De jeunes gymnastes portant le symbole des fêtes du Canada français ouvrent le défilé du 24 juin dernier • Young gymnasts open Society's annual parade, bearing symbol of French-Canadian fête • Jóvenes gimnastas con el símbolo de la fiesta franco-canadiense a la cabeza del desfile celebrado el pasado 24 de junio • Giovani ginnasti in testa al corteo che l'Associazione tiene ogni anno il 24 giugno, festa nazionale dei franco-canadesi • Junge Sportler eröffnen den feierlichen Umzug am 24. Juni 1964, dem französisch-kanadischen Feiertag zu Ehren Johannes des Täufers.



search for a collective ideal

by Jean De Guise

In these days of search for national identity in Canada, one organization stands in the forefront for its sustained effort to make French-Canada a cultural entity.

Founded 130 years ago in Montreal by Journalist Ludger Duvernay, the St-Jean-Baptiste Society has constantly strived to formulate and update a French-Canada policy.

Through the years, it has branched out across Quebec and beyond the borders of the province to every French-Canadian settlement in the country as well as to parts of the United States where there is a French-speaking element.

Reminding French-Canadians of their origins as one of the two founding ethnic groups of Canada, the St-Jean-Baptiste Society has maintained programs and campaigns to preserve their heritage.

With the theme that though they are the majority in Quebec, French-Canadians are very much a minority everywhere else in the country, the society has called on them to pool their resources and energies in order to reach a collective ideal.

The SSJB, as it is commonly known in Quebec, has been careful to stay out of politics as such, promoting instead the cause of education.

The society, though its cause has always been that of French-Canadian nationalism, has avoided identifying itself with the partisan viewpoints of changing Quebec governments. Its concern has been to keep up with the evolution of French-Canadian thinking. Its present leaders are well aware that the ideas expounded by the first heads of the movement no longer correspond to the reality of today.

And, while the society's objective has never varied, its leaders realize that the means to reach it have undergone radical changes, especially in recent years.

For some 40 years, the SSJB was generally identified with the famous St-Jean-Baptiste Day Parade, which takes place every June 24 and which is watched by countless thousands. But, however striking these displays are, and this year they were more spectacular than ever before, the

society's real achievements took place without fanfare.

As early as the beginning of this century, it was the SSJB of Montreal that organized public courses which eventually led to the founding of *l'École des Hautes Études Commerciales* (the School of Higher Commercial Studies) and *l'École des Beaux-Arts* (the School of Fine Arts).

Besides giving hundreds of prizes in schools and colleges every year, the SSJB set up its own student loan fund, known as *Le Prêt d'Honneur*, years before governments took an interest in student loans.

The SSJB pioneered not only in the field of education, it also innovated in economic matters, setting up co-operative banks, trust funds, insurance companies, investment co-operatives.

The SSJB has raised many a controversy in the course of its 130 years but few are the occasions when it did not follow a middle-of-the-road course, avoiding extremist attitudes.

(Jean De Guise is a reporter on *The Gazette*.)



Chaque année, la Société décerne des médailles aux personnalités qui ont contribué notablement à l'épanouissement de la vie française au Canada • Each year, the Society gives awards to personalities who have contributed significantly to French life in Canada • Anualmente, la Sociedad otorga medallas a las personalidades que más se han destacado en su contribución al desarrollo de la vida francesa en el Canadá • Ogni anno l'Associazione distribuisce dei premi alle personalità che hanno portato qualche contributo significativo alla causa dei francesi del Canada • Jedes Jahr verleiht die Gesellschaft Auszeichnungen an Persönlichkeiten, die bedeutende Beiträge zum französischen Leben in Kanada geleistet haben.

Archives de la Ville de Montréal



Un acheteur étranger examine un lot de fourrures dans un entrepôt de Montréal • Prospective buyer discusses pelts prior to auction • Comprador extranjero examinando un lote de pieles en un almacén de Montreal • Un acquirente straniero esamina una partita di pelli prima della vendita all'asta • Ein interessierter Käufer besichtigt Pelze vor einer Auktion.

centre international de la fourrure

par Solange Chalvin

Paradis du vison et du castor, Montréal, centre commercial international de la fourrure, connaît chaque année deux périodes d'intenses activités: janvier-février et août-septembre. Au début de l'année ce sont les commerçants étrangers et canadiens qui affluent à Montréal et s'adonnent au jeu des échanges, achats et ventes; en été, ce sont les élégantes de tous pays qui viennent chercher à Montréal la peau la plus douce au monde: la fourrure canadienne.

C'est d'abord par la qualité des peaux, par la façon de nourrir ses bêtes d'élevage — en particulier les visons — et bien sûr, par son climat que le Canada a réussi à se tailler la première place sur le marché mondial de la fourrure. Les maîtres fourreurs montréalais de leur côté ont su mettre au point des méthodes inégalées de traitement des peaux qu'ils se transmettent de père en

fils: ce secret est jalousement gardé, si jalousement que la majorité des acheteurs professionnels étrangers préfèrent acheter au Canada les peaux déjà tannées. C'est ainsi, par exemple, que les visons de la rivière Mackenzie ont une souplesse et une beauté que les Russes — eux-mêmes pourtant à l'origine d'excellentes méthodes de tannage des peaux de visons — n'ont pas réussi à approcher.

Chaque année, acheteurs et couturiers, vedettes du monde du spectacle et du cinéma, viennent à Montréal choisir les fourrures qui porteront à travers le monde l'étiquette "Réserve du Québec", étiquette qui assure la renommée de la fourrure canadienne sur le marché international.

Les sources d'approvisionnement des fourreurs montréalais sont multiples. Trois grandes compagnies dont les bureaux sont

situés à Montréal possèdent de très nombreuses fermes d'élevage et tiennent les enchères les plus importantes. Ce sont la *Hudson's Bay Company*, la *Fur Auction Sales Limited* et la *Canada Mink Breeders*. Mais plus d'un fourreur, et parmi les mieux cotés, est encore en contact direct avec des trappeurs du Lac St-Jean, de Fort George ou de North Bay et choisit, au meilleur moment de l'année, avant l'arrivée des acheteurs européens et américains, les plus belles peaux.

Toutefois la réputation fort enviable dont jouit le vison canadien ne devrait pas porter à croire que c'est la seule fourrure canadienne qui ait sa place sur le marché mondial. Par ordre d'importance — en production et ventes — il faut en effet signaler les douze principales espèces. Après le vison, le castor se classe bon second, puis



Canada Majestic Mink

le rat musqué, le lynx, la loutre, la martre, l'écureuil, le renard blanc et autres renards, le lapin, l'hermine, et le raton laveur. Voici quelques chiffres qui permettront d'évaluer l'importance d'un tel marché: il s'est vendu en 1963, 1,442,562 peaux de vison sauvage et d'élevage pour un prix global de \$21,902,151 et 436,780 peaux de castor d'une valeur de \$5,449,452. Le montant des peaux brutes exportées durant la saison 62-63 était de \$27,988,292, soit près de \$2,000,000 de plus que durant la saison précédente.

En pleine saison des enchères, en janvier, il s'est déjà transigé à Montréal, lors d'une vente gigantesque, pour \$4 millions de fourrures. Les principales enchères ont lieu à Montréal bien sûr, mais aussi à North Bay, Winnipeg, Regina, Edmonton et Vancouver. New-York est certainement le second centre d'enchères au monde après Montréal.

Longtemps considérée comme un objet de luxe par le commerce européen et américain, la fourrure canadienne connaît maintenant une vogue sans cesse croissante, principalement en Europe. Les Européennes en effet, comme les Américaines ou les Canadiennes, veulent posséder un jour une fourrure. Et les mille et une utilisations de la fourrure canadienne en font maintenant presque un élément indispensable dans toute garde-robe féminine qui se respecte! Col de vison sur un tailleur, toques de renard pour accompagner un tailleur du soir jusqu'à la somptueuse jaquette de chinchilla

ou la sortie de bal en vison naturel ou en hermine.

Si elle connaît deux périodes officielles de ventes, la fourrure est présente dans les rues de Montréal cinq à six mois par année. Dès octobre, les belles commencent à s'y emmitoufler et elles ne rangeront qu'en avril ou mai manteaux et vestes de fourrure. Un acheteur parisien de passage à Montréal prétendait d'ailleurs avec une pointe de malice que les Montréalaises ne troquent la fourrure que pour le maillot de bain...! Toutefois, pour le touriste qui visite Montréal, la pleine saison de vente au détail est le mois d'août. Pourquoi cette saison précoce de vente? D'abord, pour charmer ce touriste de passage mais aussi pour permettre aux Canadiennes de fixer leur choix ou... faire connaître leurs désirs et leurs goûts. Un fourreur montréalais disait qu'il faut être rusé comme un renard... argenté pour vendre un vison à une Montréalaise. Elle connaît trop bien la fourrure et il serait imprudent d'essayer de lui vendre un vison russe pour un vison canadien ou même un castor de l'Ontario pour un castor "Réserve du Québec".

Montréal, centre international de la fourrure, fait tout autant la joie des élégantes que le bonheur des hommes d'affaires, commerçants et marchands; Montréal où l'on trouve une peau merveilleusement douce et souple; la fourrure canadienne.

(Solange Chalvin est rédactrice féminine au journal *Le Devoir*.)

where milady's furs originate

by Hilda Meehan

Canada produces one quarter the world's total output of wild furs, one twelfth the world's total of ranched mink. In the 1962-63 season alone, Canada exported a total of \$27,988,292 of undressed furs, an increase of nearly \$2,000,000 over the previous year.

Montreal itself is one of the fur capitals of the world since close to 70 per cent of the manufacturing, dressing, dyeing and skin dealing is done in this city — in other words, everything but the actual trapping.

The most important fur auctions are held here at the headquarters of the Hudson's Bay Company, the largest fur dealer in the free world, and at Fur Auction Sales Ltd.

Canada has built its reputation as a leading supplier by virtue of the quality and variety of its fur as well as the skill of its craftsmen, many of whom left Europe for Montreal during or after the Second World War. And, since this is one of the few industries where everything is done by hand, the success of the finished product depends entirely on the talent of these individuals.

The development of the fur industry is linked directly with the history of Canada. Beaver, as one example, was the driving force that sent the *coureurs des bois* into the vast, unknown forests for pelts which were in great demand in Europe, not for women's garments but for men's hats. Discoverer-

trappers Radisson and Des Groseillers penetrated deep into the Hudson's Bay area to find beaver in large supply.

Beaver of excellent quality now is found all over Canada. Strong measures are taken both by federal and provincial governments to conserve fur-bearing animals whenever supply is threatened. Trapping was forbidden for a decade in Quebec and live beaver were flown in from Ontario when the beaver supply was threatened in Northern Quebec.

The fur auction market in Montreal sells by bid or privately any fur commodity produced within Canada. Wild mink, particularly that from Mackenzie River and Labrador, is the most important. Says Alf Claven, of Hudson's Bay Company:

"There is no comparable wild mink anywhere."

Canada is also renowned for its beaver and otter.

Buyers attending the auctions are professionals in the fur business, international brokers, manufacturers and retailers and Mr. Claven says, "there is no country where Canadian fur is unknown."

In the period December, 1963, to February, 1964, a record number of fur buyers from other countries attended fur auction sales in Canada. In addition to the United States, these buyers came from countries such as Great Britain, Germany, France, Italy, Belgium and Switzerland.

During the past year, the European market bought a record number of beaver at an average price of \$13.87 per skin. The year 1964 also saw the introduction in Canada of an improved technique for the shearing and dyeing of beaver. It is now made to simulate Alaska fur seal and sells at far lower prices.

The principal kinds of pelts taken in 1962-63 were mink (ranch and wild), 1,442,572 pelts valued at \$21,902,151; beaver, 436,780 pelts at \$5,449,452; muskrat, 1,392,282 pelts at \$1,850,963; lynx, 51,376 pelts at \$684,446; squirrel, 1,338,930 pelts at \$653,379; otter, 17,722 pelts at \$407,175; rabbit, 179,260 pelts at \$84,610; marten, 37,432 pelts at \$310,046; white fox, 9,880 pelts at \$143,648; other fox, 17,641 pelts at \$91,498; ermine, 144,808 pelts at \$116,736; fisher, 6,254 pelts at \$70,283; and raccoon, 27,953 pelts at \$66,247.

The Department of Trade and Commerce, through exhibits at such trade fairs as Milan and Frankfurt, has helped make Canadian furs better known abroad. At the last Frankfurt Fair, the garments of the following Montreal manufacturers were included in the Canadian display: Sam



Canada Majestic Mink



Potash Co., Mo-Son Furs, C. Leclair Furs, Beaver Craft, Brooks-Burnett, D. H. Grosvenor Furs and Continental Furs.

Harrod's in London buys extensively from Grosvenor Furs, one of the first manufacturers to take a collection abroad on its own. Grosvenor now sends a collection to Europe three or four times a year. The most recent one covered a total of 10,000 miles. Furs featured in the collection were mink, highly styled, with bright tones such as silver mist, French blue and loden green in sheared seal, fisher, otter, chinchilla, somali leopard and ermine.

Here is a list of ranch mink colors produced by members of Canada Mink Breeders: Canada Majestic Dark, natural dark; Canada Majestic Pastel, natural brown; Canada Majestic Topaze, natural light brown mutation; Canada Majestic Palomino, natural pale brown mutation; Canada Majestic Pearl, natural pale beige mutation; Canada Majestic Gunmetal, natural gunmetal mutation; Canada Majestic Taupe, natural grey taupe mutation; Canada Majestic Silver, natural grey mutation; Canada Majestic Sapphire, natural blue mutation; Canada Majestic Hope, natural blue beige mutation; Canada Majestic, lavender mutation; Canada Majestic White, natural white mutation; and Canada Majestic Violet, natural pale blue mutation.

(Hilda Meehan is freelance fashion writer.)

Création: J. K. Walkden

À l'occasion du mariage de la princesse Anne-Marie du Danemark avec le roi Constantin de Grèce, le Gouvernement canadien a offert à la jeune reine cette cape de vison • Canada made a gift of this Canada Majestic Mink stole to Princess Anne Marie of Denmark on the occasion of her marriage to King Constantine of Greece • Como regalo de boda, al casarse la princesa Ana María de Dinamarca con el rey Constantino de Grecia, el gobierno canadiense ofreció esta capa de visón a la joven soberana • Il governo canadese ha donato questo manto di visone alla principessa Anna Maria di Danimarca, in occasione delle sue nozze col re Costantino di Grecia • Kanadisches Nerz-Cape, — das Hochzeitsgeschenk der kanadischen Regierung für Prinzessin Anne-Marie von Dänemark zur Eheschliessung mit König Konstantin von Griechenland.

Archives de la Ville de Montréal

L'artisan disparaît des chantiers

Montréal est une ville en pleine expansion où les gratte-ciel se dressent à une allure effrénée. Mais la mécanisation reléguant dans l'ombre certains métiers, on se prend à regretter des scènes naguère familières: le plâtrier qui, dans son auge, gâche du mortier à l'aide de sa truelle, le compagnon grim pant sur l'échafaudage, un voyage de briques sur l'épaule, le charpentier qui marque sa poutre au crayon avant de la scier, puis de l'ajuster avec précision, le briqueteur tapotant joyeusement sur ses briques et les alignant soigneusement au cordeau. Qui ne se souvient de ces habiles ouvriers qui recouvraient les murs et les plafonds de cloisons de bois avant de mettre le plâtre? La rapidité avec laquelle ils travaillaient, coupant les lattes puis les clouant, fascinait le badaud.

Tous ces hommes étaient fiers de leur métier et se donnaient du mal pour le bien faire. Il en existe encore dans les banlieues ou en province qui construisent des maisons avec le même soin, mais dans les grandes villes, ils appartiennent déjà au passé.

Les méthodes de construction ont subi des changements radicaux au cours des vingt-cinq dernières années et, aujourd'hui, un grand immeuble se monte presque entièrement en usine. Ses éléments: murs rideau, cloisons, planchers, fenêtres, la charpente même, s'il s'agit d'acier, sont préfabriqués à des milles de distance et assemblés à pied d'oeuvre.

Grâce aux progrès énormes réalisés dans l'utilisation des matériaux et aux perfectionnements techniques, les entrepreneurs ont réussi à se dispenser des services des gens de métier, main-d'oeuvre devenue trop coûteuse.

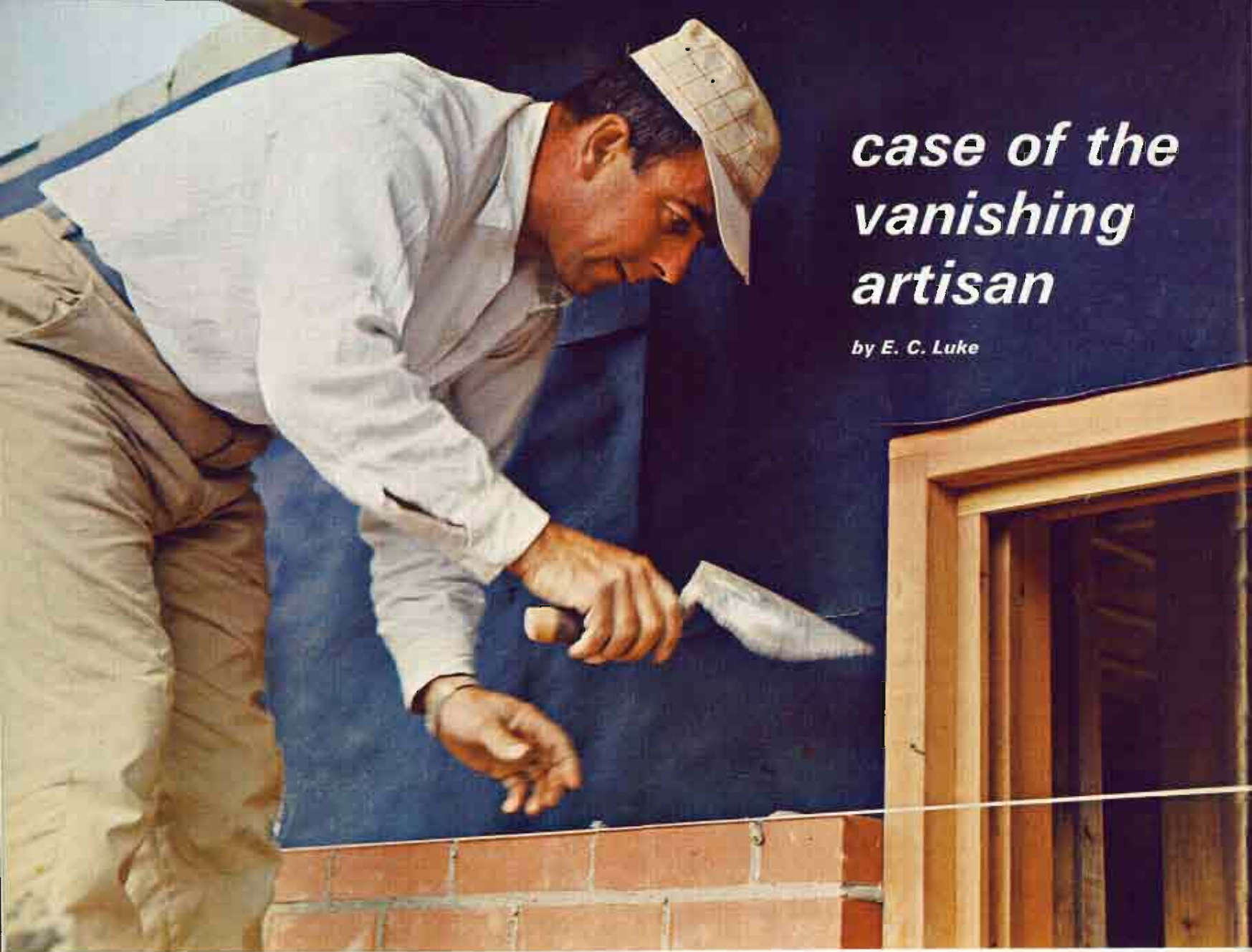
Sur tous les chantiers de construction de Montréal, la grande grue jaune monte les matériaux et les dépose au sommet de l'édifice avec précision et en une seule opération, alors que cela nécessitait auparavant des dizaines d'ouvriers.

Et les hommes en salopette bleue ont commencé de disparaître. Il est peu probable qu'on les voit revenir. Avec eux s'en va la poésie des chantiers . . .



Les techniques modernes de la construction relèguent l'artisan d'autrefois au second plan • Contrast in building techniques is seen in old and new structures • La técnica moderna ocupa el lugar del trabajo de artesanía de antaño • Metodi vecchi e nuovi di costruzione edile • Moderne Baumethoden stechen die alten Handwerksmethoden ab.





case of the vanishing artisan

by E. C. Luke

Les artisans-briqueurs sont encore indispensables sur les chantiers de construction domiciliaire • Bricklayers are still at work in outlying residential areas • Los albañiles siguen siendo aun indispensables en la construcción de viviendas • Si impiega ancora il mattone nella costruzione di villette d'abitazione • Maurer werden für Wohnbauten immer noch beschäftigt.

Do you remember the story about the two masons who were cutting stone beside the same church building? A passerby asked what each was doing. The first replied that he was making blocks for the wall, according to a blueprint spread out before him. But the second man, looking up with pride, said, "I am helping to build a cathedral."

The point is not in the moral of the story, noble as it may be, but rather the observation that such a scene may disappear forever before long.

Although stone masons and their craft have not yet left Canadian life altogether, they are becoming harder to find. The same is true, to a lesser extent, of brick-

layers, carpenters, plasterers and others. Many of them are still building houses in the exploding suburbs but very few are engaged downtown on high-rise structures. I miss them, along with the old familiar sights and the sounds of a building going up.

I used to see the man in blue overalls, mixing mortar in the big wooden trough. His boots seemed to be made of gray stone, hard and cracked. Using strong chopping strokes, he moved the stuff back and forth with a long-handled tool resembling a big garden hoe with two holes in its blade. He added water from a bucket . . . push-pull, push-pull . . . then a little more water, and

push-pull again until it was like dark gray ice cream.

Not far away was a hod carrier, slowly mounting the ladder with his load of red bricks balanced over one shoulder. The back of his faded shirt was stained with sweat. He moved with care as he stepped from ladder to scaffolding and set his bricks down. How many times a day?

Who would not stop if he could to watch a carpenter making a balcony or a stairway? Quietly, almost secretly, he marked his wood with pencil, then sawed, fitted, hammered, tested with his level — and there it was at last, so carefully made you could scarcely push a toothpick in the joints.

Archives de la Ville de Montréal

All the while you could hear the clinking and tapping of the bricklayer, lining up and placing his brick along the taut string. His head and shoulders remained silhouetted against the sky while his hands moved like two swift machines. The wall went up as you watched it, row on row.

A load of new pine lumber would arrive, smooth and yellow, with its sweet clean smell. The truck backed up slowly to the site, tilted the load, slid it off, then dropped it with a deafening whack as it hit the ground.

I can even remember watching the miracle men who covered the walls and ceilings with wooden laths, before the plaster went on. They used a small tool like a combination hatchet and hammer and had a big pouch of small nails hanging just below the stomach. The speed they could work at, cutting the laths and nailing them on, seemed incredible.

These men were proud of their work and took pains to do it well. Fine workmanship was the only kind they knew. Like a small army, they moved in to each new building every morning, overalls wrapped around their lunch pails.

Now, in the great city, they have become a vanishing race.

Building construction methods have undergone a radical change in the last generation, particularly since the post-war construction revival. Nowadays a big building is largely factory made. Its parts are pre-fabricated elsewhere and *assembled* on the site. The curtain walls, partitions, floors, windows, whole bathrooms, even the skeleton frame itself if steel is used, are now generally made miles away, separately, by men who may never see the job until they walk into it some day going to the dentist.

The explanation is both economic and technical. In the period since the Second World War, due to ever-rising wages and living costs, custom hand work has become so expensive that designers and builders have had to look for alternative methods. They have sought and found ways of producing the finished building without much help from the artisan. The success they have achieved has been partly brought about also by great advances in the use of materials and industrial know-how. New ideas are popping up faster than they can be put to work. In pre-fabrication alone, it is probable that methods developed during the war gave impetus to it. Camp buildings, ships, aircraft and other large jobs were assembled from components. The idea was good — and it caught on.

Rue Sherbrooke, deux styles et deux techniques • Construction today emphasizes the mechanical • *Calle Sherbrooke, dos estilos y dos técnicas distintas* • *Via Sherbrooke, due stili e due tecniche* • *Die Sherbrooke-Strasse; zwei Stile und zwei Methoden.*

Any Montrealer or visitor looking around these days must have noticed, on top of nearly every tall building job, a tower crane. It is usually painted yellow and the necks of sidewalk superintendents are bent back as they watch it do its work. Its appearance has been due, at least partly, to the new techniques. Some years ago, all the job needed was a freight elevator, running in a framework up the side of the building. Sometimes there were several. Its principal purpose was to take materials — brick, stone, mortar, plaster, paint, lumber — up to where the skilled tradesmen worked them by hand. Then along came the pre-fab units, often far too big for the temporary elevator to handle.

A tower crane was the answer. It does both jobs and does them well. It was soon apparent that the crane could pick up a large building unit from a vehicle in the street and place it in its exact final spot in *one* handling. Or take a hopper of concrete right from the mixer to any pouring place in a matter of seconds.

And so, the men in the blue denim overalls began to disappear.

It is most unlikely that these building artisans will ever return in significant numbers and we will have lost something in their going.

A huge section of wall, with the windows already in it, being hoisted up out of sight on the end of a rope, is far more impersonal.

(E. C. Luke, a professional engineer, is a former associate editor of The Engineering Journal.)

Un memúsier met la dernière main à la finition d'une villa • Not all old tools have disappeared as seen in this photo of carpenter in housing project • *Un carpintero da los últimos retoques a la mansión terminada* • *I carpentieri trovano lavoro dovunque, nelle vecchie come nelle nuove costruzioni* • *Nicht alle alten Handwerkzeuge sind ausser Gebrauch: ein Zimmermann bei der Arbeit an einem Häuserprojekt.*



focus on montreal

● Henry Cabot Lodge stopped in Montreal on his way to Ottawa. The former U.S. Ambassador to Vietnam discussed Southeast Asia with Canadian leaders.

● Mrs. Joseph Kennedy, mother of the late American President, and Quebec Premier Jean Lesage were patrons of the Montreal premiere performance of the Leningrad ballet. Proceeds of the evening went to the Canadian Association for Retarded Children.

● Enthusiastic ovations were given French singers Philippe Clay and Guy Béart when they appeared on stage at *La Comédie Canadienne*. The one-man show of French Canadian folksinger Gilles Vigneault ran eight triumphant evenings on the same stage at the end of September.

● Mayor Jean Drapeau and orchestra conductor Wilfrid Pellerier, delegated by the Minister of Cultural Affairs of Quebec, returned from Europe last month after meeting with the directors of major opera companies there. The Canadians visited Paris, London, Brussels, Hamburg, Berlin, Munich, Vienna, Rome, Milan and Geneva.

● Russian pianist Sviatoslav Richter opened Montreal's winter musical season with three concerts. Because of the enthusiastic welcome, his stay was extended.

● The President of the France-Quebec Committee, Xavier Deniau, spent ten October days in Quebec Province as guest of the *Société St-Jean-Baptiste*. Mr. Deniau is Member of Parliament for Loiret and secretary to the Foreign Affairs Committee of the French Legislative Assembly.

● Montreal comedian Gilles Pelletier will make his Broadway debut Nov. 19 in the lead role of *P.S. I Love You*. The comedy, adapted from an Oby Lawrence novel based on a story by André Roussin, will be presented at the Henry Miller Theatre.

● Canadian Broadcasting Corporation President Alphonse Ouimet officially accepted from Mayor Drapeau the land on which new Montreal CBC headquarters will be built. The huge radio-television complex, its first stage to be completed in 1968, will be called Place Radio Canada.

● The Kirov Ballet of Leningrad performed at the *Place des Arts*. Included in the repertoire were classics such as *Swan Lake* and *Raymonda*, as well as modern works like *Cinderella*, which has music by Prokofiev.



Philippe Clay



Sviatoslav Richter



Wilfrid Pellerier



Guy Béart



Xavier Deniau



Gilles Vigneault



Place Radio-Canada



Mrs. Joseph Kennedy



Gilles Pelletier



Henry Cabot Lodge



Les grands ballets Kirov de Leningrad

The Kirov Ballet of Leningrad

- Ambassadeur itinérant du président Johnson pour les affaires du Vietnam, M. Henry Cabot Lodge a fait escale à Montréal avant de se rendre à Ottawa s'entretenir avec les dirigeants canadiens de la question du Sud-Est asiatique.

- Mme Joseph Kennedy, mère du défunt président américain, a présidé en compagnie du premier ministre du Québec, M. Jean Lesage, une soirée de bienfaisance.

- Les deux chanteurs français Philippe Clay et Guy Béart ont donné à la Comédie canadienne un tour de chant fort applaudi. Dans la même salle, fin septembre, le chansonnier canadien-français Gilles Vigneault a connu un succès extraordinaire, huit soirs de suite, seul sur la scène.

- La Ville de Montréal songe à établir une compagnie permanente d'opéra. Le maire Jean Drapeau et le célèbre chef d'orchestre canadien Wilfrid Pelletier, délégué du ministère des affaires culturelles du Québec, sont rentrés d'une tournée de trois semaines en Europe où ils ont pris contact avec les directeurs des grandes compagnies d'opéra. Les deux visiteurs se sont arrêtés à Paris, Londres, Bruxelles, Hambourg, Berlin, Munich, Vienne, Rome, Milan et Genève.

- La grande rentrée de la saison musicale montréalaise a été marquée par les trois récitals du pianiste russe Sviatoslav Richter qui a dû, devant le succès remporté, prolonger son séjour à Montréal.

- M. Xavier Deniau, député du Loiret, rapporteur de la commission des affaires étrangères à l'Assemblée législative française et président du comité France-Québec, a effectué en octobre une tournée dans la province de Québec à l'invitation de la Société St-Jean-Baptiste.

- Le comédien montréalais Gilles Pelletier fera ses débuts sur le Broadway le 19 novembre dans le premier rôle de *P.S. I Love You*, au théâtre Henry Miller.

- La Société Radio-Canada vient de prendre possession d'un terrain, dans le secteur est de la ville de Montréal, où sera érigé le vaste complexe radio-télé, la Place Radio-Canada, qui devrait être terminé en 1968. C'est le maire Drapeau, au nom de la Ville, qui a remis l'emplacement au président de Radio-Canada, M. Alphonse Ouimet.

- Les grands ballets Kirov de Leningrad ont donné une série de représentations particulièrement appréciées, début octobre à la Place des Arts.

